

République Algérienne Démocratique Et Populaire
Ministère de l'Enseignement Supérieur et de la
Recherche Scientifique
Université Mohammed Seddik Ben Yahia
-Jijel-
Faculté de Lettres et Langues
Département de Langues et Littératures Française



Mémoire élaboré en vue de l'obtention du diplôme de Master

Option : science des textes littéraires

La Femme maghrébine Entre Soumission et Liberté
Dans « *les yeux baissés* » De Taher Ben Jelloun

Présenté par :

- CHAIBEDDRA Somaya

- CHAIBEDDRA Sarra

Sous la direction de :

- Mr. BAAYOU Ahcene

Devant le jury composé de :

- Président : Mme. HARIZA Hadda

- Rapporteur : Mr. BAAYOU Ahcene

- Examineur : Mr. RADJAH Abdelouahab

Session de Juin 2016

République Algérienne Démocratique Et Populaire
Ministère de l'Enseignement Supérieur et de la
Recherche Scientifique
Université Mohammed Seddik Ben Yahia
-Jijel-
Faculté de Lettres et Langues
Département de Langues et Littératures Française



Mémoire élaboré en vue de l'obtention du diplôme de Master

Option : science des textes littéraires

La Femme maghrébine Entre Soumission et Liberté
Dans « *les yeux baissés* » De Taher Ben Jelloun

Présenté par :

- CHAIBEDDRA Somaya

- CHAIBEDDRA Sarra

Sous la direction de :

- Mr. BAAYOU Ahcene

Devant le jury composé de :

- Président : Mme. HARIZA Hadda

- Rapporteur : Mr. BAAYOU Ahcene

- Examineur : Mr. RADJAH Abdelouahab

Session de Juin 2016

Remerciements

*Au terme de cette recherche, nos remerciements vont vers
les personnes qui d'une manière ou d'une autre ont rendu
possible sa réalisation.*

*Nous désirons remercier particulièrement notre directeur
de recherche Monsieur Baayou Ahceme pour ses
précieux conseils et sa disponibilité.*

*Les observations judicieuses nous 'ont guidées pendant
l'élaboration et la concrétisation de notre projet de
mémoire.*

Dédicace

Je dédie ce travail

A mes parents

A mes frères et mes sœurs

Surtout à mon grand frère Mohamed

A mon mari

Dédicace

Je dédie ce travail

A mes chers parents

A toute ma famille

A ma grand-mère

Et à tous ceux et toutes celles

qui m'ont accompagnée et soutenue

durant cette année de formation

Table des matières

Introduction générale.....	9
Chapitre I : la soumission	
1.1. Le patriarcat	16
1.2. La religion.....	20
1.3. Les convenances sociales.....	22
1.3.1. Les convenances sont-elles un handicap pour la femme ?.....	22
1.4. Le regard sociétal à l'égard de la femme	27
Chapitre II : la liberté	
2.1. L'identité des filles immigrées.....	33
2.2. L'émancipation de la femme	36
2.3. L'enseignement et la liberté de la femme.....	40
Chapitre III : l'étude des personnages	
3.1. Le contexte situationnel	45
3.2. L'analyse des personnages.....	46
3.2.1 La misère et la tristesse vue à travers le personnage Fathma.....	46
3.2.2 Le mépris à travers le personnage Slima.....	47
3.3. La femme est un paria pour la société particulièrement en milieu rural selon Taher ben Jelloun.....	49
3.3.1. La vision misogyne	53
3.3.2. La misogynie est-elle un réflex psychologique ?.....	56
Conclusion générale.....	59

Références bibliographiques.....63

Résumés.....66

Introduction générale

Introduction générale

Dans les sociétés dites « modernes », l'aliénation de la femme s'est faite sous une séduisante expression « L'émancipation de la femme ». Il suffit d'observer le ressenti d'une femme lorsqu'elle feuillette un magazine, visionne un film ou tout autre support mettant en avant le corps féminin brandissant ce que devrait être la beauté chez la femme sans jamais se soucier de l'épanouissement individuel de la femme. Sans jamais remettre en question que cela provient de la perception masculine. Des études répétées ont d'ailleurs démontré que la forte majorité des femmes se sentent déprimées, confuses, se critiquent et se comparent négativement. Tout leur environnement s'en ressent, même si elles n'en sont pas conscientes. Omar Abdelkafi dit qu'ils ne veulent pas la liberté de la femme, ils veulent plutôt la liberté d'accéder à la femme. Les femmes sont confrontées aujourd'hui à des pressions sans précédent. Elles se comparent, s'observent et se focalisent sur leur corps. La femme dans la société « moderne » se résume à un pur instrument marketing « poussant à la consommation », et donc on tout ce qui est précédé il n'y a pas d'émancipation de la femme.

Comment est-ce que le Maroc, pays musulman conservateur, a réagi à la confrontation entre tradition et modernité? Dans leur réponse, trois pays maghrébins ayant subi l'influence française, Le Maroc, la Tunisie et l'Algérie, varie énormément. Au Maroc, où la formulation de la charia est restée plus conservatrice qu'en Tunisie, où l'indépendance a séparé le droit civil et religieux, et qu'en Algérie, dont la position paradoxale comporte un écart énorme entre les intentions du gouvernement et la mise en vigueur des lois, le choc des cultures a été particulièrement violent pour la femme émigrée à Paris. Les yeux baissés de Tahar Ben Jelloun, paru en 1991, évoque le statut problématique de la Marocaine berbère en présentant les difficultés identitaires de quatre femmes entre les années 70 et 90. Ces femmes sont des berbères sédentarisées vivant dans la culture marocaine à dominance arabo-musulmane, et dans le cas de Fathma et de sa mère, ensuite en France. L'inégalité du statut de la femme semble persister après son immigration en France où l'inégalité du statut berbéro-musulman de la femme par rapport au statut occidental est choquante. Quand Fathma est en bas âge, son père part travailler en France pour ne revenir qu'un mois par an. Son absence crée dans la vie de la famille un vide et en même temps un conflit. Dans ce roman, les

quatre femmes représentent différents niveaux d'adaptation ou plutôt d'inadaptation socioculturelle.

Depuis l'aube des temps, la femme avait toujours l'image de la mère au foyer ou de l'ouvrière mais jamais d'un être faisant partie intégrante soit dans l'Histoire ou de la société. La fille n'est pas inscrite à l'école. Elle est vouée aux travaux domestiques. Alphabétiser les filles est le dernier souci des parents. Celles qui ont eu la chance d'aller à l'école étaient mal vues, agressées verbalement ou harcelées. Les inégalités existent et c'est la femme qui paie le prix de ces inégalités sociales. Ce n'est que sous l'influence des associations féminines que la place de la femme sera soulevée dans des débats publics.

La femme souffre et souffrira encore tant qu'elle répond toujours par l'affirmatif à ce que l'homme veut faire d'elle ce qui il lui plait.

Le titre de notre corpus est à cet égard est révélateur ; il présente le symbole d'une culture millénaire que cette femme voudrait révolutionner.

Pour consommer cette révolution contre la culture ancestrale, la jeune femme acquiert les armes spirituelles nécessaires pour affronter la dictature des hommes. Selon la tradition marocaine le geste de baisser les yeux parfois traduit la pudeur et l'obéissance de la femme devant l'homme. Dans ce roman, l'héroïne refuse cette loi et s'affirme en regardant les gens droit dans les yeux : « Quand j'étais petite, on disait que j'étais effrontée : je regardais les gens en face, soutenant leur regard jusqu'à ce qu'ils se fatiguent et renoncent à m'intimider avec leurs yeux ronds et méchants. »¹

Parfois baissé les yeux par respect envers les parents et mêmes les grands-parents. Autrefois il désigne la soumission, surtout face à la volonté divine, cette attitude est adopté par les parents de Fatma, lorsque leur fille adopte les valeurs du pays d'accueil, la soumission aussi par rapport à la religion au prime à bord et ensuit aux traditions hérités.

Tahar Ben Jelloun, né en 1944 à Fès, est d'origine marocaine et vit aujourd'hui en France. Il est l'une des figures les plus connues de la littérature maghrébine d'expression française. Son œuvre, composée d'essais, de recueils de poèmes, de

¹BENJELLOUN Taher, *les yeux baissés*, édition du seuil, Paris, 1991, p164.

pièces de théâtre, de récits et de nombreux articles, comprend aussi des romans, dont *La Nuit sacrée* pour lequel il mérita le Prix Goncourt en 1987. Dans la plupart de ses ouvrages, l'auteur récupère l'héritage du conte populaire arabe qu'il présente dans un style poétique où se mêlent traditions marocaines, onirisme et réalisme critique. Ses œuvres décrivent un Maroc parfois fascinant, parfois cruel, où se côtoient une mentalité conservatrice et une mentalité moderne. Cette cohabitation génère de nombreux problèmes qui alimentent la pensée de l'écrivain. Les thèmes les plus récurrents chez lui sont ceux de l'exil, du déracinement et du déchirement entre deux cultures différentes, phénomènes qu'il vit dans son existence et qu'il transpose dans ses œuvres. Il s'est fait connu par son premier récit, *Harrouda*, que certains ont considéré comme un roman à scandale. Depuis le prix Goncourt qui lui a été décerné en 1987, il jouit d'une grande notoriété. Il est l'auteur de plusieurs recueils poétiques et ouvrages narratifs qui récupèrent l'héritage du conte populaire arabe dans une prose poétique.

Les Yeux baissés, qui est publié en France en 1991, raconte l'histoire d'une jeune Berbère vivant dans un village reculé du sud du Maroc. Elle ne sait ni lire ni écrire, elle habite chez sa tante, avec sa mère, son père et son jeune frère. Mais toute la famille est continuellement persécutée par cette tante violente et cruelle qui, par ses manigances et la pratique de la magie, passe pour une sorcière aux yeux de toute sa tribu. Pour s'arracher à la haine de cette tante et faire vivre les siens, le père est obligé d'aller travailler en France en laissant sa famille au village. La narratrice évolue dans cet espace angoissant, rempli de peur, d'ignorance, de superstitions, de misère et dominé par la présence de cette tante, pour qui toutes les occasions sont bonnes pour brimer l'héroïne. Dans cet espace, l'absence des parents, père à l'étranger et mère effacée, est significative, puisqu'elle permet à Fathma de s'affirmer comme un solide rival vis-à-vis de sa tante. Elle fait souvent face à celle-ci avec courage et détermination. Puis survient la mort de son frère, empoisonné par la tante qui, n'ayant pas d'enfants, est allée jusqu'à le tuer par jalousie. La disparition de son fils pousse le père à arracher sa Femme et sa fille de leur village et à les emmener en France pour les sauver de la haine grandissante de cette femme. Fathma se trouve ainsi introduite dans un monde étranger où s'effectue son changement identitaire.

La narratrice, qui vivait jusque-là en enfant analphabète dans une culture

traditionnelle et orale, se trouve tout d'un coup confrontée à l'obligation d'apprendre à lire et à écrire dans une langue étrangère. Avec l'apprentissage de la langue française, elle coupe le lien avec toutes les traditions et les superstitions qui maintiennent les gens de son village dans une profonde passivité séculaire. Mais ce passage d'une culture traditionaliste et conservatrice à une culture occidentale, libérale et moderne, dans un Paris immense, ne se fait pas sans déchirement chez la narratrice en disant :

[J'avais] le sentiment d'être divisée en deux. J'avais une moitié suspendue encore à l'arbre du village, et l'autre moitié balbutiant la langue française, en perpétuel mouvement dans une ville dont je ne voyais jamais les limites ni la fin. J'expliquais ma nervosité par les bagarres auxquelles se livraient mes deux moitiés. Je n'étais pas au milieu, mais dans chaque camp.²

La narratrice est divisée entre deux univers tout à fait différents, l'un consiste en une vie simple, naturelle et symbolisée par l'arbre du village; l'autre représente l'aventure et le dépaysement, par ses espaces mouvementés et sans limites. Cependant, pour douloureux qu'il soit, ce déracinement permet à la narratrice de découvrir un autre monde et des valeurs différentes de celles de son peuple. Son regard s'ouvre donc sur la connaissance grâce à sa scolarisation et sur l'importance de l'amitié et de l'égalité des sexes en côtoyant des enfants de son âge à l'école. En tout, elle porte un regard neuf sur le monde qui l'entoure.

La narratrice se veut changer de son identité, elle pense qu'elle est française, elle ne veut pas être maghrébine arabe parce que pour elle la France c'est la civilisation et le village c'est le sous- développement, dans son pays natal elle s'y sent étrangère.

Nous avons choisi notre corpus pour les raisons suivantes : parce qu'il décrit et peint la femme marocaine maghrébine en général, c'est un roman qui ancre profondément dans les coutumes et habitudes des marocaines.

²Ibid., p.108.

En plus c'est un roman contestataire puisque il critique le patriarcat ; l'ordre établi et notamment la vision de la société marocaine particulièrement masculine à l'égard des femmes qui, aux yeux de l'homme la femme n'est qu'un objet de décor.

Nous essayons de démontrer dans ce travail de recherche le pourquoi de ce mépris. Pourquoi aussi la femme est-elle considérée comme un être de seconde zone ?

Qu'elles sont les causes qui sont à l'origine de cette déliquescence de l'être féminin dans la société du monde arabe?

Pourquoi aussi la femme est un être mal vue dans la rue ?au travail ?dans les endroits publique ?

Nous essayons de répondre à toutes ces hypothèses et questions dans notre travail de recherche que nous puiserons du roman *les yeux baissés* du Taher Benjelloun.

Nous émettons les hypothèses suivantes :

La femme n'a pas le droit par exemple de partager la même espèce que l'homme.

Elle est aussi un être avilie au sein de sa famille même.

Notre travail de recherche fait appel aux approches suivantes :

Une approche sociocritique pour étudier les différents aspects de la société et un projet idéologique pour étudier les états d'âme.

Tout au long de notre étude, nous essayerons d'analyser la femme maghrébine entre liberté et soumission dans l'oeuvre de Taher Benjelloun en faisant appel à la culture marocaine, pour cela, nous avons jugé de subdiviser notre travail en trois chapitres.

Le premier chapitre portera sur la soumission, nous avons essayé de parler sur le patriarcat et la religion mal interprété, ensuite sur les convenances sociales, et finir par le regard sociétal à l'égard de la femme, pour montre comment la femme maghrébine souffre jusqu'à nos jours.

Dans le deuxième chapitre, nous analyserons la liberté de la femme maghrébine, le problème de l'identité des filles immigrées et comment la femme veut s'émanciper, ensuite comment l'enseignement libère la femme comme le cas de notre protagoniste, afin d'essayer de voir ce que la femme est vraiment libre.

Ainsi qu'au troisième chapitre, il portera sur l'analyse des personnages, et dans quel contexte le roman est publié, ensuite sur la femme comme un paria selon Taher Ben Jelloun ainsi que la vision misogyne.

Chapitre I : La Soumission

1.1 Le Patriarcat

En littérature le mot soumission décrit un rapport entre deux entités dont l'une influence le comportement de l'autre. Il définit aussi une demande ouverte visant à obtenir le meilleur prix pour un service visé.

D'abord, dans le système culturel de type patriarcal qui existe dans les pays du Maghreb, la femme n'a de place qu'en tant que mère, et mère de garçons plus précisément. Être sans descendance mâle, pour un homme c'est la honte. Pour une femme, la stérilité ou la naissance de filles seules, c'est le drame.

Le patriarcat est une notion non seulement sociale, mais également politique et économique. Le patriarcat est en effet une forme de domination, un rapport social, et à ce titre remplit l'ensemble de la sphère sociale des individus, l'ensemble de leur vie.

Mais le patriarcat est-il la seule forme de domination? Que signifie tout d'abord le terme patriarcat? Le patriarcat est terme désignant globalement la domination des pères. Il a été repris par les mouvements féministes pour désigner la domination des hommes sur les femmes, domination prise globalement. Le patriarcat est « une forme d'organisation sociale et juridique fondée sur la détention de l'autorité par les hommes »³

Dans ce monde patriarcal, le silence est imposé à la femme, celle-ci parle pas en présence de l'homme. Cette obligation vient de la tradition arabe qui veut que la femme soit silencieuse, car la langue appartient au père. La communication orale est limitée au bavardage entre femmes et le plus souvent, sous forme de chuchotements.

La société maghrébine est une société masculine, il en va de même pour la société marocaine, l'homme se sert de coutumes pour enfin gérer la société à ses fins. Et la femme devient un instrument selon les lois faites par l'homme au gré de ses goûts.

La culture marocaine accorde une grande importance au regard. Pour les parents en général et les époux en particulier, les yeux sont un meilleur moyen

³ Pierre Bonte, Michel Izard, *Dictionnaire de l'ethnologie et de l'anthropologie*, Presses universitaires de France, 1991, p. 455

pour mesurer le degré de soumission de leurs filles et de leurs femmes, et cela se manifeste physiquement dans un seul geste : les yeux baissés. Cette attitude imposée aux femmes par l'éducation traditionnelle est tant évoquée dans le roman et se résume par le titre même du livre.

La soumission de la femme commence au sein de son foyer. Le patriarcat est un droit paternel, ou un ordre social paternel, et non pas un pouvoir aux hommes, est un modèle de société structuré sur la filiation paternelle, et où l'autorité parentale légale est exclusivement paternelle : la mère n'a aucun droits sur l'enfant. Le père et non la mère détient la propriété, c'est à dire le pouvoir réel : sur l'enfant, la maison, la terre, les richesses... « L'enfant appartient au père comme le propriétaire de la vache devient propriétaire du veau »⁴.

Le patriarcat est un système social dans lequel l'homme, en tant que père, est dépositaire de l'autorité au sein de la famille ou, plus largement, au sein du clan. La perpétuation de cette autorité est fondée sur la descendance par les mâles, la transmission du patronyme et la discrimination sexuelle. Les femmes sont subordonnées à l'homme qui possède l'autorité : le père, le mari ou à défaut le frère.⁵

Dans les sociétés arabes ou maghrébines en particulier l'autorité du père demeure incontestable et absolue et en signe de soumission et de respect ; lorsque le père parle, l'enfant automatiquement baisse la tête et même les yeux, il sait que les paroles de son père son un ordre il doit les appliquer. Tout esprit rebelle ne peut plus résister devant la figure masculine, comme le dit Taher Benjelloun dans notre corpus :

Quand mon père m'ordonne de baisser les yeux , je ne peux pas résister ou faire autrement .mes yeux se baisse d'eux-mêmes (...) quand j'étais petite , on disait que j'étais effrontée ; je regardais les

⁴- William Sir Jones, *loi de connaissance véridique*, paris, 1830.

⁵ Définition du Patriarcat : une société fondée sur la reconnaissance de paternité et le droit du père, Organisation familiale ou sociale basée sur l'autorité du père, consulté le 10/04/2016, <https://matricien.org/parente/patriarcat/>.

gens en face , soutenant leur regard jusqu'à ce qu'il se fatiguent et renoncent à m'intimider avec les yeux ronds et méchants je n'accepter de baisser les yeux et la tête que face à mon père .il avait cette autorité sur moi de façon naturelle , sans avoir recours à la menace ou à l'intimidation. ⁶

Cette autorité patriarcale ce n'est pas seulement sur les enfants ou les femmes, c'est sur sa femme aussi, on retrouve cette relation de respect et de soumission, Benjelloun nous signale dans son roman « les yeux baissés » cet amour discret :

Je ne me souviens pas avoir vu un jour mon père poser un baiser sur le visage de ma mère. Et pourtant leur amour est solide ; sa force est dans cette beauté intérieure, discrète et jamais nommée .Il est tout entier dans un geste : les yeux baissés⁷

Si le père décourage toute tentative de rébellion, c'est qu'il a le droit de vie et de mort sur tous les membres de sa famille. Les maghrébins ne détiennent pas seulement des droits excessifs sur leurs femmes. p. Ariès et Duby signale qu'au *XII* ème siècle, « le devoir premier du chef de maison était de surveiller, de corriger, de tuer, s'il fallait sa femme, ses sœurs, ses filles, les veuves et les filles orphelines de ses frères, de ses sœurs, de ses cousins et de ses vassaux »⁸

Toute la puissance familiale y compris masculine se focalise à surveiller, à guetter tous les moindres faits et gestes de la fille dès son jeune âge.

Dans les sociétés conservatrices patriarcales, le silence, les bouches cousues, ainsi que dans les yeux baissés sont considérés comme des qualités féminines fortes appréciées par les hommes. On outre « la bouche cousue » explique Chantal Zabus en se référant au Dictionnaire des locutions idiomatiques , invite à garder le silence ou à garder une confidence secrète , qui se traduit en langage du corps par les serremments des lèvres, en tenant « la bouche tellement serrées qu'aucun parole n'en peut sortir, ce qui laisse aussi à penser que la bouche est un dangereux

⁶ - BENJELLOUN Taher, Op.cit. , p 163-164.

⁷ - Ibid. ,p146

⁸ - ARIES Philippe et DUBY George , *Histoire de la vie privée, de l'Empire Féodal à la Renaissance* , Tome 2 , seuil, 1985.

« porte-voix » qu'il faut refermer , recorde , faire taire jusqu'au silence figé qui est celui de la mort »⁹

Pour Françoise Héritier ¹⁰, Jusqu'à présent, la différence des sexes s'est toujours présentée sous la forme d'une hiérarchisation où le masculin est toujours supérieur au féminin, quelles que soient les applications de ces catégories. Le masculin et le féminin n'ont pas la même valeur, le masculin sera toujours supérieur au féminin. La différence des sexes est au principe de l'organisation des sociétés.

Bourdieu, dans « *La domination masculine* »¹¹, prend en considération le dominé et le dominant en se référant à une culture où la domination de la femme est au centre de celle-ci. Cette domination sur la femme est le résultat d'une construction sociale. En effet, ni la femme ni l'homme n'ont de dispositions particulières pour accomplir telle tâche plutôt qu'une autre. Cette domination masculine se reproduit par l'intermédiaire de la socialisation par le biais de l'école et de la famille. La domination ne semble pas être remise en cause, elle semble légitimée par tous.

Bourdieu s'interroge sur le rapport de domination entre ceux qui dominent et ceux qui sont soumis et pour quelle raison cette domination se reproduit en étant légitimée. Si la domination n'est pas remise en cause, c'est qu'elle légitime une relation de domination. Les rôles de l'homme et de la femme sont différenciés : la femme occupe la place domestique et s'occupe de l'éducation des enfants alors que l'homme doit pourvoir aux besoins de la Famille, assuré le lien avec l'extérieur, tout en étant le gardien de l'ordre social. Cette structure familiale est légitime.

⁹ -ZABUS Chantal , bouches cousues , l'autobiographie de l'exercice , in : l'animal autobiographique : autour de Jacques Derrida , paris , Galilée , 1999.p 331.

¹⁰ HERITIER Françoise, *Masculin-Féminin I. La Pensée de la différence*, Paris, Odile Jacob, 1996 ; rééd. 2002.

¹¹ BOURDIEU Pierre, *La domination masculine*, Paris, Seuil, 1998, coll. Liber, 134 p.

Les chefs de famille avaient conservé dans toute sa pureté cette autorité patriarcale, un père était souverain dans sa maison, ses jugements étaient sans appel et exécutés sans murmures et sans résistance. Le patriarcat est donc une forme de domination du père sur toute la famille, et surtout les filles parce que sont d'origines timides et obéissantes face au père autoritaire et tyran.

1.2 La religion

Il y a tous justes quatorze siècles dans les temps préislamiques, la femme n'avait aucune existence, elle n'était même pas considérée comme faisant partie de la société. Les nouveaux née filles pouvaient être enterrés vivantes.

L'islam alors a donné une place privilégiée à la femme, il la perçoit, qu'elle soit célibataire ou mariée comme être indépendant, elle a le droit d'acheter et de vendre et aussi de dépenser de son argent comme bon lui semble. Quand elle se marie aussi elle garde son nom de famille plutôt de prendre celui de son mari.

L'islam incite toujours à la meilleure façon de traiter la femme telle qu'elle soit : une sœur, une mariée, une mère ...etc. Alors même que le prophète Mohamed le pieux a dit : «les meilleurs d'entre vous sont les meilleurs avec leurs femmes»¹²

L'islam recommande aussi fortement de traiter les mères avec beaucoup d'égard et avec la meilleure façon qui soit.

Un homme vint voir le prophète Mohamed et lui demanda: " Oh messenger de Dieu, quelle est la personne qui mérite le plus que je lui tiens compagnie ?" Le prophète répondit : ta mère .L'homme dit : "Et qui encore?" Le prophète dit : ta mère .L'homme demanda encore : "Et qui d'autre ?" Le prophète dit : ta mère. L'homme demanda de nouveau: "Et qui encore ?" Le prophète dit : ton père.¹³

A l'âge de la puberté, la femme devrait accomplir ses devoirs et ses obligations tel que : la prière, le jeûne ...etc. En islam, tout homme (ou femme)

¹² Ibn Majah, #1978, et Al-Tirmizi, #3895.

¹³ Sahih Mouslim, #2548, et Sahih Al-Boukhari, #5971.

avec qui le mariage est permis est considéré comme un (e) étranger (e) .alors dans les yeux baissés, l'héroïne du roman connaît des difficultés au moment où elle atteint l'âge de la puberté. En Europe, les européens qui n'ont pas des limites qui tracent la relation entre femme et homme .Fatma connaît des humiliations par son père, au moment quand il la voit avec David, son ami le Portugais il la gifle ; Fatma dit : «il me donna une gifle qui m'étourdit un bon moment .Tout tourna autour de moi.je ne distinguais plus les gens des objets.je ne savais plus si ce qui m'étourdissait était la violence de la gifle, la surprise ou la honte»¹⁴.Son père a dit :

Je regrette, mais c'était plus fort que moi. Je n'ai jamais frappé personne ; et le premier coup, c'est ma fille qui le prend. Mais pourquoi a-t-elle manqué l'école et surtout pourquoi est-elle partie avec un étranger ? Nous sommes des musulmans. Ici les filles n'ont pas de morale. Nous ne sommes pas des chrétiens. Si ma fille se met à fréquenter des garçons, ce sera notre ruine, notre défaite [...]. Ici, ce n'est pas chez nous. La France n'est pas notre pays. On est là pour gagner notre vie, pas pour perdre nos filles.¹⁵

La scène présentée par cette citation est montrée, selon Jacques Madelain dans son étude en 1983 sur les écrivains maghrébins « une certaine pratique de l'islam [qui] serait un des éléments d'un ensemble oppressif fait de rigorisme, d'hypocrisie, d'asservissement »¹⁶.Tahar ben Jelloun travers cette scène, nous montre l'opinion de l'européen sur le Maghreb et par le biais de ses histoires racontées, il nous a éclairci les croyances et les attitudes de Occident.

Les femmes maghrébines, notamment algériennes et marocaines sont encore maintenues dans un ghetto juridique au mépris des Conventions internationales. L'Assemblée a estimé qu'elle devait se préoccuper du statut des femmes, notamment dans les familles d'immigrés, statut qui engendre bien des conflits en raison des différences de cultures et de coutumes. Elle propose par conséquent que les gouvernements des Etats membres révisent les conventions bilatérales pour les rendre conformes aux principes de la Convention européenne des droits de l'homme et que les pays du Maghreb modifient notamment le code de la

¹⁴Ibid. ,p91.

¹⁵ Ibid.,P.92

¹⁶JaqesMadelain, 1983.l'Errance et l'itinéraire, Paris, Sindbade,p.54

famille afin d'instaurer une véritable égalité entre les femmes et les hommes en conformité aux traités et aux conventions internationales en vigueur et que les consulats rappellent aux ressortissants maghrébins la nécessité, sous peine d'expulsion, de respecter les lois en vigueur dans les pays d'accueil.

1.3.1 Les convenances sociales

Les convenances sociales sont l'héritage que chaque génération doit respecter afin que la vie de chacun soit harmonisée selon l'éthique sociale. Ces convenances régissent le contrat social et permettent à chaque individu de les suivre car elles sont des lois morales à ne pas transgresser.

Selon les convenances sociales maghrébines et arabes la femme est toujours mineure. Pour se marier, divorcer, ou accomplir certains actes juridiques elle dépend d'un homme. Un mari peut encore répudier son épouse sans avoir à donner de raison, en revanche une femme ne peut obtenir le divorce que dans cinq cas précis : défaut d'entretien, vice rédhibitoire, sévices prouvés, absence prolongée ou serment de continence de l'époux. Cependant, lentement mais sûrement, la condition féminine évolue au Maroc. En zone urbaine, de plus en plus de filles sont scolarisées au-delà du primaire, dans les zones rurales le taux reste faible. Aujourd'hui un actif sur quatre au Maroc est une femme, notamment dans les secteurs de l'administration, l'enseignement et la banque. Dans les usines qui demandent un travail de précision, le personnel est souvent majoritairement féminin. Si aujourd'hui beaucoup de femmes sont voilées au Maroc, ce n'est pas une obligation. Dans les régions à dominance berbère les femmes vont et viennent à visage découvert et dans les villes de nombreuses jeunes filles ou femmes sont vêtues à l'occidentale, les familles nombreuses restent majoritaires au Maroc. Les enfants sont considérés comme une source de prestige, un symbole de virilité pour le père et de fertilité pour la mère et une garantie pour l'avenir en assurant les vieux jours de leurs parents. Ce sont d'ailleurs les familles les plus pauvres qui souvent ont le plus d'enfants.

1.3.2 Les convenances sociales sont-elles un handicap pour la fille ?

À côté des obligations sociales que dictent la religion et les croyances que le populaire ne discute pas, il existe tout un code de politesse et de rites de bienséance, de convenances sociales ordinaires. Elles n'offrent pas cependant les mêmes caractéristiques que les nôtres, ni dans leur nature, ni dans leur expression. Les convenances sociales se modifient avec les valeurs de la société.

Comportements mal vus dans le passé comme une mère de famille qui travaille, filles qui vont à l'école ou il y'a des garçons ...etc.

La famille maghrébine met en observation la femme, elle ne donne pas la liberté d'aller où elle veut et de faire ce qu'elle veut. La femme gère seulement le foyer et au village ; les filles s'occupent de la ferme. C'est à cause de ces conditions et d'autres que les filles maghrébines veulent changer ce mode de vie d'aller vivre ailleurs ou la femme est égale à l'homme comme le mentionne Tahar ben Jelloun «Au village, je n'avais pas le droit d'aller à l'école coranique pour apprendre la lecture et l'écriture. Parce que les filles sont laissées aux champs et à la ferme. Ici, il n'y a plus de bêtes, plus de champs»¹⁷

Et ceci nous conduit à parler de ce qui concerne la vie féminine. La femme ne vit qu'avec les autres femmes, chez elle le plus souvent ou dans d'autres gynécées, pour quelques jours, lorsqu'elle est invitée à des réjouissances familiales ; jamais néanmoins en compagnie des hommes. La femme sort le moins possible de la maison, et elle est voilée, de haut en bas, lorsqu'elle est obligée de se rendre chez des parents. Ce sont des mœurs sur l'origine desquelles on peut discuter beaucoup, sur la portée sociale desquelles on peut discuter longuement : un fait existe, c'est qu'au Maroc, dans les villes, les femmes sont nettement séparées des hommes. Cette ségrégation impose des obligations de toutes sortes.

Parmi lesquelles, il est interdit et inconvenable de parler à des femmes telles qu'elles soient, il est fort malséant de demander à un homme des nouvelles de ses épouses, de ses filles et de ses belles sœurs, bref, de toutes les femmes qui peuplent son harem, de le prier de présenter des hommages, même très

¹⁷- BENJELLOUN Taher, Op.cit. , p.76

respectueux, à sa dame. De même les femmes entre eux ne parlent pas de leurs maris en les désignant par leurs noms, ce serait choquant. Elles disent généralement " l'époux d'une telle" ou "mon homme"

Le Coran, d'ailleurs, oblige le croyant, avant qu'il n'entre dans une maison étrangère, à en demander la permission au maître du logis. Si, étranger, vous êtes reçu dans le vestibule d'une maison marocaine, vous devez y rester jusqu'à ce que le chef de famille ait fait rentrer les femmes dans les chambres à l'abri des regards ; ce n'est qu'alors que vous pouvez, en sa compagnie, traverser la cour sans lever les yeux vers l'étage, et entrer dans la pièce où l'on vous reçoit. Rien n'est plus incorrect, aux yeux du Musulman, que de chercher à voir le visage d'une femme.

Pour les mêmes raisons, il est interdit à l'homme à monter sur sa terrasse pour voir les femmes des maisons voisines. La terrasse est le domaine des femmes, comme la rue est celui des hommes. Il est donc incorrect pour un homme de se promener sur sa terrasse, ou même de construire sa maison de telle façon qu'il puisse voir les femmes de ses voisins chez elles.

Ces mœurs ont été souvent mal interprétées : la légende s'est créée que les marocains sont féroce­ment jaloux de leurs femmes, qu'ils craignent leur malignité, qu'ils les renferment, étroitement surveillées, dans des harems dégradants. Il n'en est rien. Les femmes sortent pour aller chez des parentes à l'occasion de fêtes familiales ou de deuils ; elles voyagent, accompagnées bien entendu ; aujourd'hui des jeunes filles se rendent par groupes, ou même isolées, à l'école, au collège. Depuis quelques années surtout, la vie des jeunes filles, en ville, est beaucoup plus libre qu'autrefois à tous les points de vue.

Mais il n'en reste pas moins que le voile est toujours de rigueur, même chez les plus pauvres, et que les femmes mariées tiennent à honneur, si possible, de se consacrer uniquement aux soins du ménage, sans sortir de la maison.

Plusieurs écrivains maghrébins ont évoqué certaines convenances sociales qui ont pratiquées seulement sur la femme. Leila Sebbar souligne : «Les filles, même

si des frères les accompagnaient, étaient en danger et elles mettraient en danger l'honneur de la famille...»¹⁸

La fille doit préserver l'honneur de sa famille et de sa communauté, et de respecter notamment les valeurs traditionnelles et adopter une conduite conforme à la culture d'origine. Pour cela elle est contrainte de laisser ses rêves et ses projets d'avenir de côté. Seule la communauté compte, l'individu n'existe pas. Les jeunes filles aspirent à un avenir plus conforme à leurs désirs et moins aux exigences de la famille. Dans ce roman de Taher ben Jelloun l'auteur montre comment les femmes maghrébines révoltent pour leurs bien être et comment elles veulent changer leurs situations et leurs conditions de vie .elles restent toujours ambitieuses malgré le mépris et l'ignorance qu'elles subissent parfois. Ben Jelloun montre dans ce passage la situation de la tante Slima : «mon père il ne m'a jamais comptée parmi ses enfants. Il m'ignorait .je n'étais pas malheureuse .Ce rejet me donnait des forces, il me libérait .Mon frère aîné faisait comme mon père : je n'existais pas.»¹⁹.

Taher Ben Jelloun montre aussi dans les yeux baissés que les traditions marocaines sont tirées de la religion musulmane, ces valeurs comme le fait de baisser les yeux, qui est dans la tradition marocaine est considéré comme une valeur de respect qui constitue le noyau de la société. Ce geste imposé à tous les musulmans, pour eux, c'est une valeur primordiale dans l'éducation des enfants car : «le respect des parents est une recommandation d'Allah. Même quand ils ont tort, il est du devoir de leur obéir»²⁰

Fatma, la narratrice n'accepte pas ce geste qu'elle trouve comme manière de soumission .Elle souligne :

Il me veut les yeux baissés comme au temps ou la parole de l'homme descendait du ciel sur la femme, tête et yeux baissés, n'ayant pas de parole à prononcer autre que : «Oui, mon seigneur! Il appelle ça de la pudeur, moi je dis que c'est de la bassesse, de l'hypocrisie et de l'indignité. La pudeur, c'est regarder l'homme en face et confronter nos désirs et nos exigences.

¹⁸SEBBAR LEILA ,Je ne parle pas la langue de mon père ,édition Julliard , Paris,2003 ,p(33-34)

¹⁹BENJELLOUN Taher, Op.cit. , p.67

²⁰ Ibid.p.29

C'est ce qui nous montre aussi Ben Jelloun dans *Les yeux baisées* lorsque la narratrice Fatma sort avec son copain David, ce qui est contre notre religion et notre tradition. Son père se mit en colère face au comportement de sa fille qu'il la voit la sauveuse mais après une déception :

Je suivis David et me laissai aller. Ma main serrée dans la sienne, je fermai les yeux et attendis les frissons (...) On reprit le bus. Nous arrivâmes en retard à l'école. Mon père faisait les cent pas. Quand il me vit descendre du bus, ma main frôlait celle de David, il ne dit rien, me laissa venir. Lorsque je fus toute proche de lui, lui tenant la joue pour l'embrasser, il me donna une gifle qui m'étourdit un bon moment. Tout tourna autour du moi. Je ne distinguai plus des objets. Je ne savais plus si ce qui m'étourdissait était la violence de la gifle. La surprise ou la honte²¹

Dans le cas de Fatma la fille immigrée elle se trouve face à deux cultures qui sont complètement différentes. L'Islam est la religion commune aux trois pays du Maghreb, Tunisie, Maroc et Algérie. Il définit un système de croyances et de rites basés sur le Coran.

Les structures traditionnelles de ces pays sont basées sur des règles, des codes et des lois issues du Coran qui constitue, avec la Sunna, qui sont les faits, les gestes et les dires émanant du Prophète, et le Fiqh, sorte de jurisprudence, un cadre dans lequel les musulmans se réfèrent dans leurs pratiques quotidiennes, c'est-à-dire pratiques morales, sociales, économiques et Juridiques. Le Coran encadre l'Etat musulman. Il s'agit d'une source législative primordiale qui régit la dynamique sociale et politique de l'Etat.

Fatma qui vit dans un pays qui n'est pas son pays d'origine qui est la France ou elle trouve une difficulté de garder ses origines et ses traditions. Les filles d'immigrées sont entre le respect des traditions familiales et une culture européenne dans laquelle elles vivent. Aussi, face à ces stratégies familiales, leur

²¹Ibid. ,p.90-91

choix est-il restreint car entre se soumettre ou rompre avec sa famille est une décision douloureuse qu'elles ont à prendre.

Face à la contrainte d'adoption d'un projet de vie éloigné de celui dont elle rêvait, la fille peut prendre plusieurs attitudes. Tout d'abord, soit elle se soumet, c'est-à-dire qu'elle ne veut pas remettre en cause le choix pris par ses parents, même si elle n'est pas d'accord avec la décision prise. Elle se plie à la loi du groupe. Ainsi, son respect filial ne lui permet pas de remettre en cause les règles sociales fondamentales de la culture d'origine. De plus, elle ne peut envisager de perdre l'amour de ses parents et d'être rejetée voire d'être reniée.

Enfin, soit la jeune fille peut adopter une attitude de révolte : elle ne comprend pas que ses parents puissent lui imposer des décisions contraires à ses aspirations (c'est le cas de Fatma). Elle peut se sentir trahie et va adopter une attitude défensive en s'opposant à ces projets. La fuite ou même le suicide, dans des cas extrêmes mais qu'il ne faut pas négliger, sont souvent les seules réponses possibles face aux pressions familiales. La jeune fille refuse donc de rester passive et de laisser les autres décider de son sort. Elle se pose ainsi comme actrice de sa propre vie en montrant qu'elle existe, qu'elle a son mot à dire. D'autant plus que pour eux, l'école est une notion étrangère à leurs coutumes et traditions. Il s'agit donc d'un fléau qui confine les filles dans l'ignorance et la soumission. Il participe également à retarder l'évolution, réduire le champ d'égalité des chances et à mettre en place une citoyenneté féminine marocaine passive. Ce qui constitue un handicap pour l'intégration de la femme dans la société.

1.4 Le regard sociétal pour la femme

Dans les sociétés maghrébines, très tôt, la petite fille est amenée à seconder sa mère dans tous les travaux domestiques. C'est dans ce milieu fait d'échange, de dépendance et de pression qui est forgée peu à peu la personnalité de la petite fille. Il n'est pas rare de voir une petite fille âgée de 5 ans porter son frère sur le dos tout en balayant la pièce. Recueillir l'eau à la fontaine fait aussi partie de ses occupations, la fille n'a pas d'activité ludique car cela est considéré comme une perte de temps.

C'est aussi pareil pour l'héroïne de notre corpus Fatma qui garde les chèvres à l'âge de 10 ans, elle n'a pas un travail à faire que les travaux domestiques avec sa tante Slima et garder les chèvres :

C'est une ligne brisée faite de buissons et de collines nues. Comme les chèvres que je garde, moi aussi je grimpe à un arbre, je me cale, assise sur une branche principale et j'essaie de s'il y a quelque chose derrière cette ligne mouvante : des arbres puis des collines sur lesquels plane une légère couche de brume comme une voile ou une moustiquaire. Sur l'arbre j'oublie tout, le troupeau, le chien et le temps.²²

L'école également est réservée aux garçons, toutes les filles n'ont pas le droit d'aller à l'école juste parce qu'elles sont des filles, par contre les garçons peuvent accéder seulement à l'école coranique.

Il y avait une école coranique dans l'unique petite mosquée. Mais les filles n'y avaient pas droit. Mon frère y allait, je l'accompagnais de temps en temps et restais à ronder autour comme une folle, recevant l'écho des versets récités par l'ensemble de la classe. Je les répétais maladroitement, sans rien comprendre. Je rageais, je piétinais le sol en maudissant l'école et le vieux fqih aveugle. Un jour, mis la djellaba de mon frère, me couvris la tête avec le capuchon et me substituai à lui. Il était content de ne pas aller, ce jour-là, à l'école. Lui sortit les bêtes et moi, je pris son ardoise et me faufilai avec les autres garçons, la tête baissée. Les enfants se mirent à rire. Le fqih imposa le silence, et avec un long bâton, sans se déplacer chercha l'intruse. Il tâtonna un moment, puis le bout du bâton atteignit ma tête couverte, d'un geste précis il fit basculer le capuchon. J'étais comme nue, les enfants crièrent. Le fqih me donna un coup sur la tête, je poussai un cri et partis en courant.²³

²²Ibid. p13.

²³ Ibid., p27.

La femme ou la fille elle doit constamment agir, faire pour les autres, le renoncement à son Moi, c'est toute la base de la pratique éducative. Inhiber le « Moi-Je » et à préparer à sa soumission.

Dès que la fille commence à comprendre la vie, elle comprend qu'elle est mineur à ses frères, et aux garçons en général, même si on l'avoue pas, c'est inconsciemment que toutes les sociétés arabes et maghrébines pensent comme ça, « la fille apprend très tôt de la bouche de sa mère, le prix incomparable de l'homme »²⁴

Elle apprend également à entretenir des relations plus au moins distantes avec les membres de la famille selon leur sexe, « nous passons ainsi et insensiblement d'un monde fondé sur la dichotomie des sexes à un monde fondé sur la dichotomie des âges, puisque la jeunesse est purement et simplement refoulé du côté féminin »²⁵

La distance est largement marquée avec les garçons déclarés très tôt comme ennemis. La petite fille est à la merci des caprices de ses frères aînés ou plus jeunes. L'âge pour la fille n'est pas un critère de respect pour la fille. Elle doit apprendre à supporter les coups. Toute l'enfance et l'adolescence de la jeune fille sont basées sur l'endurance. La femme est une cible sur laquelle l'homme décharge son agressivité.

Dans le « fils du pauvre » Menard dit:

Je pouvais frapper impunément mes sœurs et quelques fois mes cousins : il fallait ben m'apprendre à donner des coups ! Pénètre de mon importance dès l'âge de 5ans, j'abusais bientôt de mes droits. Je devins immédiatement un tyran pour la plus petite de mes sœurs, mon aînée de deux ans(...) Elle avait un bon naturel qui lui permettait d'essuyer mes coups et d'accepter mes moqueries avec mansuétude peu imaginable chez un enfant de son âge. Toutefois, on, ne manque

²⁴ FANON Frantz, l'an V de la révolution algérienne, paris, Maspère, 1966.

²⁵ BOUHDIBA Abdelwahab, la sexualité en Islam, PUF, 1975.

pas de lui inculquer la croyance que sa docilité était un devoir et mon attitude un droit .Chaque fois qu'il lui arrivait une réponse invariable : n'est-ce pas ton frère ? Que Dieu te garde ! Ne pleure plus, va l'embrasser. Grâce à ce procédé inséparable elle avait fini par croire inséparable la formule que Dieu te le garde du mon frère, et il est touchant de l'entendre dire à mon mère : c'est mon frère que Dieu le garde qui a mangé ma part de viande ou mon frère, que Dieu le garde à déchiré mon foulard.²⁶

Il y a certaines catégories de femme dévalorisées, démunies, dépendantes et soumises. Voilà le sort réservé à certaines femmes aux foyers dans la société maghrébine. Quelles soient célibataires ou mariées, certaines dépendent dans les deux cas soit d'une famille trop impitoyable et intraitable, soit d'un mari intransigeant et autoritaire. Cette catégorie paria de la société même leur existence en vivant aux dépens de la famille. Certaines familles ne les considèrent pas comme des êtres humains à part entière, mais comme des bouches à nourrir, des êtres défavorisés et invalides.

Les filles qui ont âgées et célibataires qu'on qualifie de vieilles filles étant donné qu'elles sont ratées le « train du mariage » n'ont pas de revenus au foyer sans aucune qualification scolaire ou professionnelle, et dépendent du surcroît de sa famille. Les femmes maghrébines très conservatrices dures à vivre, abusivement portées sur les valeurs, la morale n'ont pas le droit de sortir toute seule, car sa vieille mère à peur pour elle malgré c'est une sexagénaire ou une quinquagénaire. Ils n'ont pas le droit de faire des achats toute seule, et pour avoir une visite chez le médecin ils doivent attendre leur mères donner de l'argent ou un frère marié.

La femme est obligée de supporter les sautes d'humeur de sa mère, la violence de son frère et le regard dur de toute la société qui considère ces femmes comme des « moins que rien ».

Dans l'œuvre de Benjelloun, on trouve Slima une femme triste et démoralisée parce qu'elle est divorcée et n'a pas d'enfant, et donc marginalisée de toute la société est sans revenu, par conséquent elle est devenue violente et méchante.

²⁶ FERAOUN Mouloud , le fils du pauvre , paris , seuil , 1954.

Au moment du départ, ma tante sortit de sa chambre en pleurs, les cheveux dénoués, se jeta sur les pieds de mon père, baisa ses chaussures en demandant pardon : pardon je suis innocente, je n'ai rien fait, je, e suis qu'une pauvre femme seule et abandonnée par un faux mari, personne ne m'aime.²⁷

Malgré le progrès de la condition féminine, et son occupation d'un ensemble de postes de haut niveau, ils souffrent encore de plusieurs viols et persécution de leurs droits, c'est une idéologie qu'elle a été créée au cours des siècles, qui rendent les femmes à un rang inférieur des hommes. Il est indispensable de faire face à ce grave problème qui touche la dignité des femmes et la fracasse de plus en plus, malgré que les femmes aient un rôle important dans la formation de la société. Les responsabilités dont les femmes supportent soit à l'intérieur ou à l'extérieur de la maison ne les rendent pas respectable par certains groupes qui méprisent ces capacités.

²⁷BENJELLOUN Taher, *Op.cit.*, p.55.

Chapitre II : La Liberté De La Femme

2.1 L'identité des filles immigrées

L'immigration est devenue en grande partie, un problème à travers les effets sociaux de l'appréciation de la place de générations issues de l'immigration, c'est-à-dire de fils et de filles d'immigrés maghrébins en particulier. Partant d'une réalité différente de celle de leurs parents, ce sont en effet ces jeunes qui ont imposé la nécessité d'envisager de nouvelles perspectives d'installation et ont donc, de ce fait, posé les questions les plus directes au contenu des politiques d'intégration. Appelés à faire leur place dans une société dans laquelle se dessinent pour eux toutes les perspectives d'avenir, ils/elles cherchent à se positionner et à donner des contours précis à leur intégration.

Dans *Les yeux baissés*, Ben Jelloun reprend un thème abordé à plusieurs reprises dans son écriture, thème auquel, lui aussi, il s'identifie : il s'agit du problème des immigrés maghrébins en France qui cherchent leur identité impossible. La question se complique parce que le personnage central de son récit est une jeune fille marocaine ce qui rend sa quête identitaire encore plus difficile vu le statut de la femme dans la culture arabo-musulmane.

La question est de savoir quelle est l'attitude des filles maghrébines (qu'elles soient ou non naturalisées) par rapport à la problématique de l'intégration. Autrement dit, ont-elles une façon particulière de voir les choses ? Dans quelle mesure sont-elles des actrices de leur intégration ? L'analyse de la réalité semble davantage faire apparaître l'instrumentalisation de leur position qu'une capacité d'intervention active sur cette problématique. Une lecture plus fine laisse cependant apparaître une participation plus forte qu'il n'y paraît à première vue. Pour les filles maghrébines, cette identité, dans sa définition, est marquée par une perception qui les considère d'abord comme image de l'immigration maghrébine, image largement négative en particulier sur la question des rapports hommes-femmes. La première tendance qui va dominer va traiter les filles avec une grande bienveillance à partir de l'hypothèse qu'elles sont plus proches que les garçons de la même communauté de la culture occidentale parce que le modèle qui leur est proposé est égalitaire. La question va apparaître comme d'autant plus sensible qu'elle concerne les jeunes considérées comme le groupe le plus fragile, le plus malléable aux sollicitations des uns et des autres. La progression du port du

foulard va, partout en Europe, dans un contexte difficile, désorienter et revitaliser la méfiance à l'égard des filles. Dans la quête que mènent garçons et filles de la communauté maghrébine pour l'acquisition d'un statut social « normal » c'est-à-dire stable et reconnu qui se démarque de celui des parents qui était le plus souvent dévalorisé, les réactions des garçons ont été longtemps plus visibles que celles des filles particulièrement lorsqu'elles se manifestaient par les accrochages violents avec les forces de l'ordre, ou par les actes de délinquance. Le retour à Paris est une nouvelle étape pour cette jeune femme qui est maintenant consciente de sa valeur et de sa différence par rapport aux autres. Déchirée entre Paris et le Maroc, elle cherche une troisième voie, ou la narratrice Fatma veut oublier carrément ses origines ou elle souligne «Les gens avaient besoin de retrouver le coin du pays qu'ils avaient laissé derrière eux. Alors que moi, je faisais tout pour oublier le village, d'autres le reconstituaient avec des bouts de ficelle. Certains continuaient à vivre comme s'ils n'avaient jamais quitté leur terre natale.»²⁸ La narratrice finit par confier à l'écrivain le secret et son histoire insolite. Elle trouve ainsi une écoute complice qui assure la survie du récit. Cette rencontre ramène la mémoire de la narratrice vers les origines du premier départ du père.

Le maghrébin doit se poser davantage de questions que celles-ci: d'abord il part du principe qu'il est d'origine maghrébine, pour donner un exemple on va dire d'origine marocaine et qu'il est de nationalité française et vit en France. Jusque-là pas de problème il est soumis à la même double identité que les autres.

Content de sa recherche identitaire ethnique, il va vite déchanter. En arrivant au Maroc par exemple il va se rendre compte qu'il n'est pas forcément considéré comme pur marocain, surtout s'il ne parle pas parfaitement la langue. Or beaucoup d'enfants d'immigrés n'ont pas appris la langue maghrébine, leurs parents n'ont pas insisté là-dessus pensant à tort que cela va " embrouiller" leurs enfants et que pour une meilleure intégration en France il fallait mieux d'abord qu'ils parlent parfaitement le français. Parfois cela vient d'un fort complexe d'infériorité et d'une volonté à tout prix de s'intégrer en France sauf qu'on ne s'intègre jamais à part entière si on n'est pas fier de ce que l'on est au départ. C'est une erreur puisque les enfants en bas âge peuvent très bien assimiler plusieurs langues en même temps

²⁸Ibid. p.109.

alors qu'en grandissant c'est bien plus difficile. Donc arrivé au bled pendant les vacances d'été il se rend compte qu'il est souvent considéré comme à part, étant imprégné de culture française il a parfois des réactions propres qui sont considérés comme différentes pour les maghrébins vivant au Maghreb, on peut se moquer de son accent lorsqu'il tente de parler en arabe etc. Et en France il n'est pas toujours considéré comme un français à part entière, son origine maghrébine lui étant souvent rappelé. Ce n'est qu'un problème de langue.

Mais il y a autre chose : bien souvent le maghrébin en France va se dire et se considérer comme un arabe. Il va se dire " je suis d'origine arabe et de nationalité française". Voilà comment il vit sa double culture. C'est simple, facile à intégrer et il pense être allé au bout de sa recherche identitaire. Or imaginez sa surprise lorsqu'il va découvrir les querelles internes propres à son pays d'origine dans lequel les gens se disputent jour et nuit pour savoir si le Maroc est berbère amazigh ou arabe, si leurs ancêtres sont chleuh ou pas etc. la recherche identitaire est loin d'être terminée. Entre la colonisation française qui a détruit une partie de la culture maghrébine avec des maghrébins qui parlent un arabe cassé des mots en arabes avec du français dedans toutes les 5 secondes, les arabes du moyen orient qui pour la plupart ne considèrent pas les maghrébins comme de vrais arabes mais des berbères arabisés (sauf quand ça les arrange) et les méprisent, les discussions interminables sur les forums pour savoir si certains berbères étaient juifs avant de devenir musulmans, que certains ont des ancêtres noirs. Donc en gros le petit jeune d'origine maghrébine vivant en France doit dans sa recherche identitaire faire des sous-recherches dans la recherche Ce qui est drôle c'est qu'avant 20 ans on se dit par exemple tout simplement marocain algérien tunisien d'origine sans chercher à en savoir plus et après 20 ans on se trouve tout d'un coup une origine chleuh.

La recherche identitaire va aussi passer par le volet religion. Souvent quand un jeune fait sa " crise identitaire" il fait un deux en un: recherche concernant ses origines ethniques mais aussi concernant sa culture et sa religion. Ensuite il fera le choix d'approfondir cette culture ou de la laisser de côté, d'approfondir sa religion ou de la laisser de côté. La diabolisation de l'islam en Europe et dans les pays occidentaux ne fait plus de doutes pour personne donc forcément là aussi la recherche identitaire va être malaisée. Savoir que sa religion est décriée autant va

rajouter une difficulté de plus dans sa recherche de part d'identité.

On s'étonne souvent que les maghrébins sont des " schizophrènes " de l'identité, mais compte tenu de tous ces éléments, on ne devrait pas s'en étonner. S'il est important de se sentir intégré dans le pays dans lequel on vit, il est tout aussi important de savoir d'où l'on vient. On ne marche pas bien droit et pas bien loin si on ne sait pas d'où l'on vient. L'intégration passe donc par la recherche identitaire. C'est en étant fier de ce que l'on est que l'on arrive à avancer et apporter sa pierre à l'édifice dans un autre pays qui fait aussi partie de notre identité. Comment avancer droit, si on n'est pas tout à fait sûr de ce que l'on est. Et quand on parle d'intégration je ne parle pas d'intégration comme les politiques le feraient car tout le monde sait que bon nombre de maghrébins en France ont réussi économiquement et socialement parmi les nouvelles générations. Mais je parle d'intégration à "l'intérieur de soi-même" : accepter ce que l'on est pour avancer droit et libre.

2.2 L'émancipation de la femme

L'émancipation de la femme arabe s'est accompagnée d'un tollé de la part des hommes qui voyaient avant tout un reniement des traditions et de la religion musulmane surtout, bien que toutes les femmes arabes ne soient pas musulmanes. On a donc très vite pu constater que l'émancipation de la femme arabe était surtout retardée en grande partie aux traditions, plus qu'à la religion.

C'est à partir de 1920 à peu près, que l'émancipation des femmes a commencé à germer dans quelques esprits qui se sont attelés à la dure tâche d'aider les femmes à sortir de l'ombre, à tenter d'avoir une vie plus décente, à exister tout simplement. Les femmes qui ont poussé les autres femmes à s'émanciper l'ont parfois payé de leur vie, et ont souvent en tout cas été contraintes à l'exil.

L'émancipation de la propagande commence lors du commencement de l'école française, ce qui la fascine au point, de la présenter comme la porte ouvrant sur la civilisation en disant : « La civilisation, ce mot sonne encore aujourd'hui dans ma tête comme un mot magique qui ouvre des portes, qui pousse l'horizon encore très loin, qui transforme une vie et lui donne le pouvoir d'être

meilleure »²⁹. On observe ici clairement la charge de préjugés que véhicule cette acceptation de la civilisation. C'est à son immigration en France, Fatma avait eu de la chance pour accéder à l'école. La jeune fille qui avait envie de venger sa mère qui n'avait pas le courage pour se révolter contre le village, la jeune fille s'engage résolument dans les études et elle commence par la suite à s'éloigner de ces parents et des traditions de sa tribu :

Avec mes (...) fugues et mes révoltes (...) mes parents n'étaient pas satisfaits de mon comportement. (...) Je ne dépendais plus d'eux, mais eux dépendaient de moi, (...) Mes sentiments à leur égard changeaient. J'avais en moi trop d'énergie, trop de révolte pour ne pas en vouloir à mon Père qui subissait la vie, travaillant comme une bête et sacrifiant sa jeunesse³⁰

On constate ici que sa scolarisation consacre la lutte de la narratrice contre son milieu d'origine. Mais malheureusement ses parents sont les premières victimes de cette lutte : « Je m'éloignais de mes parents et je me repliais sur moi-même (...) une mère hostile leur volait leur enfant »³¹

Des conflits résultent des chocs qui opposent deux civilisations, traditionnelle et moderne, musulmane et chrétienne, le petit village et la grande ville, le soleil et le brouillard. Au Maroc, Fathma connaît une vie partagée avec les bêtes et la nature, à Paris, la civilisation de la grande ville. Le naturel contraste avec l'artificiel, le soleil marocain avec les lumières de Paris. Son village est sans électricité, à Paris, les lumières et les enseignes brillent la nuit. Le Maroc représente l'ordre naturel où les arbres et les animaux jouent un rôle important et la vie suit un cours lent et sans heurt, sans changement sauf la lente déchéance vers la mort, donc deux modes de vies toute à fait différents. La civilisation française incarne le monde du travail dur, un monde réglé par les heures et les montres. Les deux civilisations évoquent deux conceptions différentes de la femme. Dans la civilisation berbéro-musulmane, les connaissances sont limitées à

²⁹ -Ibid., p.55.

³⁰ Ibid. p.119.

³¹ Ibid. p.120.

une élite d'hommes et de vieux; pour la culture occidentale, les connaissances sont accessibles à tous, hommes et femmes. La culture occidentale, basée sur le livre, est une culture de mots; la culture berbère, plus proche de la nature, une culture de symboles.

En effet, c'est au moment où cette femme croit aboutir dans sa quête d'émancipation que se déclenche en elle la confrontation des deux cultures. C'est vrai qu'elle a beau méprisé son village natal, et elle a beau cherché à effacer en elle les traces de son passé, mais ses racines demeurent résistants. Conséquemment, son être devient le lieu de la confrontation de deux visions du monde. Ses choix et engagements ne réussissant guère à renier sa culture originelle, elle devient alors écartelée : « J'avais le sentiment d'être divisée en deux. J'avais une moitié suspendue encore à l'arbre du village, et l'autre moitié balbutiant la langue française »³²

Ces fractures dont souffre l'héroïne sont les conséquences de l'abolition de ses origines. Cette crise est vécue aussi comme une déception car elle détrompe les yeux de l'héroïne qui comprend non seulement que « La terre natale est le plus beau lieu du monde »³³, ce qui signifie aussi que sa culture est la source la plus pure de l'âme mais surtout, qu'on ne peut pas « (...) concilier l'inconciliable (ou) réunir deux univers faits pour s'opposer »³⁴

Fathma tente toujours d'harmoniser ses deux mondes, les deux univers mentaux : l'arabo-berbère et l'europpéen, malgré les conflits à l'intérieur. Quand l'école devient accessible, elle se montre très appliquée et apprend facilement. D'instinct elle sait que c'est l'école qui l'aidera à maîtriser ce nouveau monde et comme le dit Lindenlauf :

Bon nombre d'entre [les filles d'immigrés], comme Fathma, comprennent que leur émancipation dépend de leur entrée dans la société active et elles la préparent elles-mêmes en menant à bien leur scolarité. Dès l'école, elles ont conscience d'un choix à faire pour leur

³² Ibid.,p.108.

³³ Ibid.,p.254.

³⁴ Ibid.,p.286.

vie de femmes adultes : accepteront-elles ou non la pesanteur des traditions qui confinent la vie de leurs mères ?³⁵

Le passé l'assailit, elle veut s'en débarrasser et au moment du premier retour dans sa famille natale, elle ne reconnaît plus son village ; elle s'y sent étrangère, ayant l'expérience du pays où les femmes ne vivent pas les yeux baissés, elle constate : « Ce retour fut une épreuve douloureuse »³⁶

En dépit de ses efforts, elle n'arrive pas à se débarrasser de son milieu berbère:

J'étais ramenée au village par une main magique et je renvoyais la même corde avec les trois nœuds balancée par un petit vent. Les arbres, toujours là, fidèles au paysage; les pierres toujours dans le même état. Et moi, de nouveau assise sous l'arbre, attendant, fixant un arbre, espérant le voir se déplacer et partir loin.

De nouveau installée en France, elle trouve l'apaisement dans son imaginaire : Elle invente des histoires étranges et insolites qui lui permettent d'éloigner son passé, mais sa nostalgie qui est toujours trop forte, l'empêche de trouver un équilibre.

Cette force exceptionnelle de la fille lui confère trois principales vertus : « la résistance à l'adversité, la volonté de vivre dans la liberté et la dignité, la rigueur dans le courage. »³⁷

Ces qualités donneront au regard de la fille, de l'adolescente et de la femme adulte l'énergie nécessaire pour sa lutte pour son émancipation.

L'histoire de Fatma est exemplaire ; elle commence par la fascination pour terminer par le désenchantement. Selon Jacques Noiray, son histoire est :

³⁵ LINDENLAUF, Nelly. 1996 ;p 149. BENJELLOUN Taher : *les yeux baissées*, Bruxelles.

³⁶ BENJELLOUN Taher, Op.cit. p.133.

³⁷ Ibid., p.228.

L'occasion pour le romancier d'évoquer l'apprentissage difficile d'une langue et d'une culture nouvelle, la découverte du racisme et de la violence, l'impossibilité aussi de se situer vraiment entre le pays d'origine, toujours regretté, toujours rêvé, mais déjà perdu, et le pays d'accueil, dont on finit par comprendre qu'il ne peut pas être tout à fait son pays³⁸

Aujourd'hui, on peut dire sans avoir peur de se tromper, que même si les femmes n'ont toujours pas autant de droits et de facilités que les hommes, il en demeure pas moins qu'elles sont partout, qu'elles évoluent dans tous les domaines et qu'elles ont véritablement leur place dans le monde arabe.

2.3 L'enseignement et la liberté de la femme

L'éducation des femmes est un problème qui s'est posé en Europe avant même en Afrique et plus particulièrement au Maghreb relativement moderne dans le sens où pendant longtemps, on n'en voyait pas l'intérêt. De toutes manières, tant que l'éducation des hommes ne paraissait pas être une priorité, il n'était pas très important de s'interroger au sujet de celle des femmes. A Athènes, la femme est réduite à un demi-esclavage. Quand Platon propose d'admettre un conseil de matrones à l'administration de la République et de donner aux filles une éducation libre, il fait exception. Aristote exprime l'opinion commune quand il déclare que la femme est femme en vertu d'une déficience, qu'elle doit vivre enfermée dans le gynécée et subordonnée à l'homme.

Néanmoins, une idée apparaît et fait son chemin : puisque l'homme est bien obligé de vivre avec la femme, il peut sembler intéressant de l'instruire, ne serait-ce que pour lui apprendre son rôle de femme. L'éducation corrigera sa nature et lui permettra de se consacrer davantage aux tâches qu'elle doit assumer. On fait allusion ici à son rôle de femme au foyer, d'épouse soumise et de mère. Il reste des irréductibles. Auguste Comte, au XIXe siècle considère que la femme vit dans un état « d'enfance continue » où ni la direction, ni l'éducation ne lui conviennent.

³⁸NOIRAY, Jacques.1996.*littérature francophones* .I. Le Maghreb. Paris : Berlin.

Néanmoins, les réflexions masculines autour de l'éducation amènent généralement leurs auteurs à s'interroger sur l'éducation des femmes. Rousseau, dans l'Emile prend position :

Ainsi, toute l'éducation des femmes doit être relative aux hommes. Leur plaire, leur être utile, se faire aimer et honorer d'eux, les élever jeunes, les soigner grands, les conseiller, les consoler, leur rendre la vie agréable et douce : voilà les devoirs des femmes en tout temps, et ce qu'on doit leur apprendre dès l'enfance.³⁹

Il ressort de cette citation que l'éducation des femmes n'est pas une fin en soi, elle ne peut se concevoir que par rapport à quelque chose, et en l'occurrence, pour Rousseau, par rapport à l'homme.

Au Maghreb, particulièrement en milieu rural au Maroc, les filles n'ont pas accès à l'éducation. Leur situation est particulièrement difficile : outre les difficultés économiques et géographiques le village est particulièrement pauvre, située dans les zones montagneuses du Maroc et privées d'infrastructures

Notre village devait être une erreur .Loin de tout, il n'était accessible qu'à dos de mulet. (...)Nous n'avions ni électricité ni route ; quant à l'eau, cela dépendait des pluies. Alors, l'hôpital, l'école, le gaz butane, le papier, les crayons de couleur, c'était le bout du monde, l'autre cote de la nuit, l'inaccessible.⁴⁰

Les villages sont particulièrement réticents à la scolarisation des filles. «Il y avait une école coranique dans l'unique petite mosquée. Mais les filles n'y avaient pas droit »⁴¹ Pour elles, l'école reste une notion étrangère à leurs coutumes et traditions, les filles qui quittent le plus souvent l'école dès la fin du primaire sont destinées au mariage, aux grossesses et à la vie domestique. Accéder à l'enseignement secondaire reste pour elles d'autant plus difficile que le seul établissement est situé dans le Chef-lieu de la Commune à plusieurs dizaines de kilomètres de leur village. Pour les familles, laisser les jeunes filles partir seules sur des distances importantes et dangereuses est inconcevable. Cette notion a été

³⁹Jean-Jacques Rousseau, *Émile ou De l'éducation*, Edité par Nelson Editeurs, Paris, 1762, p.673.

⁴⁰- BENJELLOUN Taher, *Op.cit.* p.26, 27.

⁴¹-Ibid.p.27.

dominée pendant les années 80 et surtout au milieu rurale dont le niveau d'instruction était très bas, ou quasiment nul, vue que leurs vie se limite dans un cercle de coutume et de superstitions. Par ailleurs le mode de vie a changé actuellement grâce aux moyens de communications ou le monde est devenu comme un petit village .Ce développement a envahi les grandes villes comme les villages, et par ces moyens que la femme a trouvé une entremise pour s'émanciper.

La musulmane a de par sa foi, su se libérer de cette vulgaire perception de la femme qu'on se fait dans la « modernité ». L'islam ne donne pas le droit à l'éducation à la femme, l'islam lui impose cela tel un devoir, pour ainsi se libérer il lui est fondamental de chercher la science et de s'éduquer tout au long de sa vie, dans un hadîth, le Prophète (paix et *bénédictio*n d'Allah sur lui) dit : La recherche de la science est une obligation pour tout musulman. Contrairement à une idée forte répandue en Occident, la femme musulmane n'a jamais eu comme unique rôle pour l'homme d'être « mère au foyer », car elle dispose en Islam comme l'homme de multiples droits qui bien qu'étant ignorés ou occultés ont toujours été inscrits dans la jurisprudence islamique. À titre d'illustration, le prophète Mohammed (Paix et Bénédiction soient sur Lui), eut comme première épouse Khadija, une riche commerçante, qui gérait à elle seule des caravanes commerçantes aux alentours de la Mecque. Néanmoins dans une société « moderne » prônant la liberté mais interdisant à la femme de se présenter vêtue comme elle aimerait l'être, il devient donc difficile pour elle de jouir du droit du travail. Qui donc alors prive la femme de ses droits ? L'islam ou cette utopique modernité ?

La fillette venue avec ses parents de son village berbère marocain pour s'installer à Paris, d'abord dans le quartier de la Goutte-d' Or, puis dans la banlieue (les Yvelines) est un personnage qui suit toutes les étapes de ceux, surtout de celles qui doivent trouver leur place dans un pays d'accueil. Son histoire est exemplaire ; elle commence par la fascination pour terminer par le désenchantement.

La ville qui semble lui tourner le dos, indifférente à sa présence, au fur et à mesure s'avère un lieu où la fillette peut évoluer ; elle commence son éducation, toujours poussée par un impératif de devenir une femme instruite, qui égale ses

collègues français. Le problème de la scolarité d'une jeune fille marocaine apparaît plusieurs fois dans le livre. Cette question est située dans un axe « ici » et « là-bas », mais cette fois-ci « ici », c'est Paris ; le glissement du centre et de la périphérie s'est opéré. Évidemment, ce changement radical est tellement difficile à assumer que même une jeune fille surdouée n'arrive pas à surmonter tous les obstacles qui s'accumulent sur son chemin. Ainsi, elle ne fait pas exception, elle est comme ses compatriotes vouée à une solitude. Assoiffée de lecture, elle veut dépasser son statut de paria par l'éducation.

J'avais onze ans ou je n'allais pas tarder à les avoir. Je voulais être grande pour affronter l'école, pour dépasser la plupart des enfants. [...] Contrairement à l'école coranique, garçons et filles étaient ensemble et l'instituteur n'avait pas de bâton. je me disais : « Mais avec quoi va-t-il nous frapper ? » Dans mon esprit, il n'y avait pas d'école sans coups de bâton. [...] Au bout d'un mois, je connaissais l'alphabet et j'écrivais mon nom. J'avais une boulimie de lecture. [...] J'étais décidée à aller vite, à « brûler les étapes », comme on dit, même si tout se mélangeait dans ma tête où régnait un désordre inquiétant. [...] j'avais soif d'apprendre et de devenir utile à la maison.⁴²

L'univers de ce roman est fondé sur toute une série d'oppositions ; l'une d'elles est celle de la vie réelle et du songe. Comme la fillette veut à tout prix rattraper son retard scolaire et apprendre le français, au moment de se coucher, elle met sa tête directement sur un dictionnaire pour enfants que son père vient de lui acheter ; tout cela pour « avaler les mots ».

Nous pouvons conclure donc que la femme qui est la moitié de la société, quand elle demande l'un de ces droits qui est l'éducation, cela ne signifie guerre qu'elle demande l'égalité avec l'homme, mais la justice, et surtout ce qu'elle demande n'est plus un péché, au contraire c'est un devoir pour notre religion l'islam.

⁴²Ibid.p.77, 79.

Chapitre III :
L'étude Des Personnages

3.1 Le contexte situationnel

Après son indépendance en 1959, le Maroc est toujours un pays pauvre. Les conditions de vie laissent à désirer et beaucoup de citoyens marocains préfèrent la route de l'immigration pour améliorer leur situation sociale. L'indépendance n'a pas changé grand-chose. Le Marocain est toujours analphabète et illettré notamment les régions rurales où la précarité des conditions de vie sont visibles à l'œil nu. L'immigration est donc la seule solution aux problèmes du travail et de la pauvreté.

Le roman *Les yeux baissés* a été écrit entre la période de 1970-1990. Cette période est caractérisée par le dénuement total. La misère, le dégoût d'une vie qui les anéantit sous le poids d'une routine meurtrière sont le lot quotidien des Marocains.

La marginalisation et l'isolement font du peuple un paria surtout la femme qui ne peut même pas réclamer un quoi que ce soit. Toujours, les yeux baissés, ont décidé à sa place, on planifie pour elle sans même la consulter dans le moindre détail la concernant.

Les gens supportent les plus mauvaises conditions de vie et d'habitat, subsistant difficilement de petits métiers occasionnels et peu rémunérateurs : métiers de rues, métiers dérisoire, de la débrouille...etc.

Ces conditions sont les mêmes que celles du roman, où on trouve le village est marginalisé, un village qui n'a ni électricité ni l'eau, autrement dit les mêmes conditions cités précédemment. Ce passage résume bien la situation :

Notre village devait être une erreur. Loin de tout, il n'était accessible qu'à dos de mulet. Les hommes étaient tous partis soit en ville, soit à l'étranger. Il n'y avait que des femmes, des enfants et quelques vieillards(...) Nous avions ni électricité ni route ; quant à l'eau, cela dépendait des pluies⁴³

⁴³Ibid., p.26.

3.2 L'analyse des personnages

3.2.1 La misère et la tristesse vues à travers les personnages

Depuis son petit âge, Fathma est toujours mécontente des conditions de sa vie et de son village. C'est une petite fille bergère qui passe des journées solitaires en surveillant le bétail, pendant ce temps elle rêve, certes de son père qui lui manque beaucoup mais surtout elle rêve d'autre chose, d'une scolarisation, d'une vie meilleur.

Analphabète, elle a déjà tenté de s'infiltrer à l'école coranique, déguisé en garçon, mais elle a été brutalement chassée par le maître, tellement qu'elle veut être scolarisé parce qu'elle sait que c'est l'école qui forme des pilotes et des professeurs...etc. Notre protagoniste n'est pas heureuse, elle se sent exposée à la brutalité physique et verbal de sa tante, conséquemment elle a créé son propre monde où elle se refuge dans une petite grotte, où elle se met en scène un monde à elle en disant :

C'était mon jardin secret, mon école coranique, ma maison illuminée.
J'y en tassaient un tas d'objets qui entré là, perdaient leur fonction pour devenir les personnages d'un songe dont j'organisais la vie dans le monde détail ⁴⁴

La personnalité de Fathma ce n'est pas comme les autres enfants de son âge, elle est ambitieuse et veut tout connaître. Au début de son départ elle était furieuse parce qu'elle est incapable de comprendre et communiquer avec son entourage, « j'ai déjà appris le temps et apprivoisé les bruits. Il me reste à apprendre le français et tu verras, je serai médecin ou architecte ;je serai ton bonheur, ta joie et la fierté. J'ai envie de tout connaître. »⁴⁵

Malgré la pauvreté et son entourage désertique au Marc, Fathma a beaucoup de rêve, d'aspiration et une imagination très vive. Elle ne se contente pas de sa vie monotone. Ce protagoniste incarne une personnalité révolté, révolté aux coutumes, aux traditions, au village, ce qui la diffère des autres villageois.

⁴⁴Ibid., p.31.

⁴⁵ Ibid.,p.75.

Fathma, l'héroïne berbère dans les yeux baissés, échappe en France aux exigences traditionnelles de la société maghrébine qui oblige les filles d'apprendre à faire la cuisine, mais ce n'est pas le cas pour elle. Quand sa mère à l'hôpital pour donner naissance à un deuxième fils, Fathma s'occupe du ménage : « je l'avais et rangeais. Quant à la cuisine, je ratais tout ce que j'entreprenais. Effrayé par les dégâts, mon père décida de m'emmener tous les soirs au restaurant. J'allais faire une autre grande découverte ; le Macdonald. »⁴⁶

Ce qui confirme que Fathma elle n'a pas été élevée comme les filles du Maroc qui font tous les travaux domestiques et même la cuisine. Elle pense que : « le passé et tous les liens avec le village, cause principale de tous nos retards »⁴⁷.

Le silence est imposé aux femmes, Ben Jelloun en parle déjà dans son premier roman « *Harrouda* », quand la mère affirme « moi je ne pouvais pas me révolter. Le destin est ce qu'il est. Comment le changer ? je devais assumer tout ce qu'il m'aurait au silence »⁴⁸

Le roman des *yeux baissés* est considéré comme celui de la prise de la parole pour les femmes, parce qu'il ose briser le silence sur les femmes dans les sociétés conservatrice maghrébine.

3.2.2 Le mépris vu à travers le personnage Slima

Les yeux baissés traite la situation du peuple marocain et en général les peuples maghrébins, il traite l'idéologie de la population maghrébine durant les années quatre-vingt. C'est la révolte d'une fille qui est l'héroïne qui n'accepte pas les conditions imposés à la femme, et d'une tante qui s'appelle Slima, elle est méprisée par sa famille et par son entourage. Comme le confirme Claude Duchet qu'une poétique de la socialité et inséparable d'une lecture de l'idéologique dans sa spécificité textuelle. Elle vise à rendre au texte son contenu sociale, et son enjeu théorique montre que le texte est une mise en œuvre ou en « scène » d'un monde : un rapport au monde, et que Lukacs et Goldmann nommaient « conscience possible », c'est-à-dire que l'écrivain rend possible dans

⁴⁶ Ibid., p.86.

⁴⁷ Ibid., p.96.

⁴⁸ BENJELLOUN Taher ,*Harrouda*, édition Gallimard, réed,1971,p73.

l'œuvre littéraire ce qui est impossible dans la réalité, et ceci grâce à l'imagination et le pouvoir de la création.

Taher ben Jelloun dans son œuvre démontre une production artistique relève de la pratique sociale et par la même, elle est production idéologique.

Donc, la présence de l'œuvre au monde sociale, historique, idéologique, est décodé ce décodage appelée «socialité» :

Quant à Bernard Mérigot, il la définit en ces termes :

Ce mouvement (la sociocritique) apparat comme une problématique fructueuse se développant autour d'une exigence : tenir compte du moment historique, du moment social des textes littéraires, prendre en considération tout ce qui concerne la socialité, c'est-à-dire tout ce qui fonde du dedans l'existence sociale du texte.⁴⁹

Slima comme la majorité des femmes maghrébine et marocaine en particulier elle vivait dans une situation dure et méprisable. Ben Jelloun dans son œuvre évoque le sujet de la femme et plus particulièrement l'évolution que son statut a connu depuis ce dernier siècle. Au moment de l'accès à l'indépendance, le statut et la situation de la femme marocaine restent toujours marqués par de profondes inégalités comparés à ceux des hommes. Il s'agit des pratiques que l'on retrouvait dans la société traditionnelle marocaine, ainsi que dans les pays arabo-musulman. Ce mépris et cette marginalisation était plus dominante dans le milieu rural. Comme disait Slima

Tu ne savais pas que la mort me consulte souvent et que j'arrive à la diriger ...je ne réussis pas toujours, mais des fois ça marche .Je suis mal née, je suis une erreur, je n'aurais jamais dû venir au monde ; j'aurais dû rester là où j'étais, dans un gouffre, vipère parmi les vipères, rapace parmi les rapaces⁵⁰

⁴⁹Bernard Mérigot, Lecture de The clockwork testament d'Anthony Burgess, article in Sociocritique de Claude Duchet, p.134.

⁵⁰BENJELLOUN Taher, *op.cit.*, p.65.

3.3 La femme est un paria pour la société particulièrement en milieu rural selon Taher ben Jelloun

Lire Ben Jelloun, c'est plonger dans le cœur même de la société arabo-musulmane et de la culture maghrébine en particulier. Il la dévoile dans tous ses détails : son espace physique, ses rituels, ses conceptions de la vie, ses croyances, sa vie quotidienne, sa misère morale et physique en créant, dans ses romans et dans ses essais, des portraits poignants d'une grande véracité.

L'écrivain décrit avec détail les traditions, les rituels, les superstitions du peuple de même qu'une société en pleine déliquescence où la perte des valeurs de l'Islam engendre la violence, la corruption, la haine, ainsi que le désarroi du peuple.

Chaque description est évidemment soulignée et renforcée par un réseau connotatif qui a pour but de renforcer le message dénotatif / informatif, de recréer dans sa réalité dérangeante les situations auxquelles sont soumises les femmes et les miséreux du Maroc. L'une des connotations qui s'égrènent le long des pages est celle d'une société traditionnelle.

Les femmes, elles, sont façonnées par la tradition pour obéir et servir les hommes. On leur apprend la soumission depuis la plus tendre enfance. Les cérémonies ponctuant la vie sont décrites en détail. Elles sont aussi bien dénotées que connotées par l'attitude et les gestes.

Le statut actuel de la femme marocaine est avili, et celui de la femme berbère habitant surtout le milieu rural est catastrophique. Un sondage réalisé en mai 2000 par La Ligue Démocratique pour les Droits de la Femme sur le statut des femmes marocaines mariées en est la preuve. Un échantillon de 1510 femmes, interviewées à travers tout le pays, en milieu urbain et en milieu rural, montre les résultats suivants: seulement 41,4% des femmes de l'échantillon avaient fait des études; 58,6% n'avaient jamais été scolarisées, et seulement 7,9% de celles-ci suivaient des cours d'alphabétisation. De même le niveau d'études était très élémentaire: 39% des femmes n'avaient pas dépassé le primaire, et seulement 15% avaient le baccalauréat ou plus. Ces femmes existaient dans un état de

dépendance: 32% de l'échantillon ne connaissaient même pas leur âge, bien que trois-quarts d'entre elles étaient de milieu urbain, et un quart de milieu rural. Les conditions du mariage révèlent que 70% des femmes étaient consentantes, 22,9% avaient été mariées contre leur gré, 7,9% ayant été forcées à accepter le choix du tuteur. La grande majorité des femmes était contre la polygamie; 5,2% l'acceptaient, et elles faisaient partie des 11% des femmes interviewées vivant en polygamie. Dix pour cent des femmes acceptaient la polygamie sous condition. La moitié des femmes divorcées avaient été répudiées; 50,20% avaient obtenu un divorce judiciaire, un peu plus de la moitié et le reste pour des sévices et par compensation. Presque trois-quarts des femmes ayant obtenu un divorce judiciaire à cause de sévices, avaient dû renoncer à leur droit à la pension alimentaire pour elles et pour leurs enfants. Ces femmes avaient généralement la garde des enfants, mais il faut souligner que 32% des maris avaient abandonné les enfants de leur propre gré. Les femmes qui avaient renoncé à la garde de leurs enfants (57%) l'avaient fait faute de moyens. Dix pour cent des femmes avaient perdu la garde des enfants après leur remariage. Soixante pour cent des femmes qui en avaient la garde ne recevaient pas de pension alimentaire.⁷ La division est particulièrement frappante entre milieu urbain et rural, en majorité berbère. En 1998, le gouvernement marocain a publié des chiffres d'analphabétisme: 5 femmes sur 10 en milieu urbain et 9 femmes sur 10 en milieu rural (Plan d'action nationale pour l'intégration des femmes au développement). Le taux de scolarisation de la femme rurale ne dépasse pas 15%. La femme berbère en milieu rural est nettement plus pauvre que son homologue urbain. En 1995 (Enquête Famille), 86% des résidents urbains avaient l'accès à l'eau potable contre seulement 9,9% des résidents ruraux; de même 85,8% des habitants des villes avaient l'électricité contre 12,7% des habitants de la campagne. Les femmes en milieu rural suivent encore le mode de vie ancestral. Presque la moitié de la population active rurale est féminine. A cause de l'exode des hommes, les femmes doivent assumer à la fois le rôle de chef de famille et celui de mère. Elles constituent aussi plus de 50% de la main d'œuvre agricole travaillant surtout dans l'élevage et l'horticulture. L'agriculture n'étant pas mécanisée, les femmes font tout: le désherbage, la récolte et le stockage des cultures vivrières, elles travaillent aux semis, au repiquage, à l'irrigation et à la fertilisation des terrains. Une grande partie de la journée est consacrée aussi à

l'approvisionnement en eau et en bois de chauffage, ce qui aggrave la pauvreté, car ces tâches peuvent prendre jusqu'à douze heures par jour. La tradition autorise le mari à faire pression sur sa femme pour qu'elle ne travaille pas à l'extérieur, et cela provoque sa marginalisation sociale et économique. Tous ces facteurs contribuent au statut inférieur de la Marocaine par rapport au Marocain, particulièrement comme on l'a vu en milieu rural, souvent berbère. Dans *Les yeux baissés*, la grand-mère de Fathma symbolise la femme qui s'adapte bien dans sa culture berbère. Elle n'a pas de nom car elle remplit un rôle traditionnel mais proactif qui n'évite pas la confrontation. Quand Driss est malade, elle ordonne à Slima de contacter le médecin. Lors du retour de Fathma cinq ans après le départ de la famille, elle lui parle longuement, lui rapportant les événements du village et commentant les changements survenus chez sa petite-fille. Elle lui explique la nature de son lien avec la société berbère:

Ma petite, tu as grandi et tu as changé. Où que tu ailles, tu es la fille de tes parents et l'enfant de ce village. Tu peux apprendre les langues et les pays, mais ton lieu de naissance, la terre qui t'a accueillie, le toit qui t'a abritée, les gens qui t'ont aimée, les mains qui t'ont prise pour te donner le sein, le vent qui t'a apporté un peu de fraîcheur en été, l'arbre qui t'a donné de l'ombre, eux, où que tu te trouves, ne t'oublieront jamais.⁵¹

Quoiqu'analphabète, elle montre son intelligence. Comme les hommes, elle connaît par cœur des sourates entières du Coran que son père lui a apprises (260). Elle est capable de raisonner et d'analyser les distinctions entre les différentes attaches de Fathma à sa culture. La terre berbère représente ses racines profondes et on ne doit jamais en médire. L'école des femmes berbères est celle de la nature: "nos mains, par exemple, sont plus cultivées que nos têtes; nos pieds connaissent des lieux qu'aucun livre ne décrit; notre peau a la mémoire de tant de soleil et de pluie; nos sens nous suffisent pour reconnaître le nouveau de l'ancien" (134). La grand-mère de Fathma est plus proche des origines berbères nomades, du moins

⁵¹Ibid., p.138.

dans sa vie spirituelle. La grand-mère représente le lien entre le passé, le présent et l'avenir et fonctionne en tant que dépositaire de la mémoire orale de la tribu. Fathma est le protagoniste de son univers symbolique. L'emploi de la première personne indique son emprise sur sa vie intérieure: "je fabrique tout un monde." Le renversement du sujet et du complément d'objet ("des hommes que j'aligne en haut d'une falaise") suit celui dans les rapports traditionnels d'autorité entre homme et femme, père et fille. Fathma "les observe réduits à néant par la peur." Elle est seule et libre à tel point qu'elle échappe à la nécessité de se venger des contraintes de l'autorité patriarcale: "je ne les touche pas." Elle "adoucit les traits" des oiseaux de proie et règne en despote éclairé. Fathma maîtrise parfaitement un univers imaginaire dont elle est au centre.

Dans *Les yeux baissés*, le village impose le paradigme musulman. La mère de Fathma se conforme aux codes islamiques au village. Elle exemplifie la femme qui s'adapte bien à la société musulmane, mais mal à la société française. Sa croyance musulmane fervente la rend soumise, très passive, voire sans voix. Elle n'exprime jamais un avis et réprime toute pensée et toute émotion, y compris celle la souffrance. Pendant tout le récit elle joue un rôle secondaire, cédant constamment la place aux autres et parlant peu. Une femme simple qui ne sait ni lire ni écrire, avant d'émigrer en France, elle ignorait jusqu'à son village voisin, ne semble pas exister en tant qu'individu et ne porte pas de nom dans le roman. Elle cède devant les difficultés. Pendant et après sa deuxième grossesse (avec Driss), elle confie la garde de sa fille à Slima, la sœur de son mari, une femme qu'elle craint à tel point qu'elle évite tout affrontement avec elle: «Elle restait étrangère à la tribu et préférait se taire et ne pas réagir, sachant de quoi était capable sa belle-sœur»⁵². Fathma fait semblant de lui 'lire' les lettres de son père, et la mère ne la met pas en doute. Elle évite les conflits avec l'oncle quand son mari est en France, et ne défend pas sa fille. Quand elle est loin de son mari, *Le Statut de la Femme Marocaine* Devant les Paradigmes Multiples elle le protège de tout conflit avec Driss. Onze mois chaque année pendant six ans, elle attend le retour de son mari qui ne rentre que pour une période annuelle de deux à trois semaines. Elle passe sa vie à l'attendre mais refuse toute expression ouverte d'affection pour lui devant les enfants en conformité avec les codes musulmans

⁵²Ibid., p.29.

traditionnels. Après le déménagement de la famille à Paris, elle s'adapte mal à sa nouvelle vie, gardant toujours son âme au village du Haut Atlas. Comme au village, elle porte un clou de girofle autour du cou. Elle n'apprend pas à parler français et se conduit comme toute femme berbéro-musulmane habitant le Maroc, évitant de sortir et d'affronter le monde en face, refusant même de se mettre à la fenêtre. Elle laisse les choses se faire et le temps se dérouler, avec indifférence. Elle témoigne d'une grande soumission à la vie et à Dieu: «Pas le droit de se révolter contre la volonté de Dieu; seul le devoir d'accepter et de pleurer à la rigueur»⁵³ (74). Devant la passivité croissante de sa mère, Fathma s'affirme de sorte que les rôles de mère et de fille s'inversent, «la fille consolant la mère, lui racontant des histoires pour la faire dormir, pour lui apprendre à oublier à vivre sans Driss»⁵⁴. Deux femmes se définissent par la révolte contre le paradigme musulman, Fathma et Slima/Khadouj/Fatouma. Elles représentent deux pôles extrêmes de définition du genre. Les deux se révoltent violemment, mais Fathma substitue progressivement les codes français aux codes berbères et musulmans, tandis que sa tante s'exprime par des moyens asociaux et destructeurs pour choisir l'ordre du mal.

3.3.1 La vision misogyne

La misogynie, littéralement signifie « haine des femmes », est un trait de caractère qui se manifeste par un sentiment de mépris ou d'hostilité, à l'égard des femmes. Bien que la misogynie concerne surtout les hommes, certaines femmes manifestent également ce trait de caractère. Il s'agit, comme son équivalent à l'égard des hommes (la misandrie), d'une forme de sexisme.

Dans son Dictionnaire de philosophie, Christian Godin donne deux sens au mot misogynie : Détestation des femmes qui va de l'aversion pour leur corps au mépris pour leur comportement et leur personnalité ; ou point de vue de celui qui se refuse à admettre l'égalité entre les hommes et les femmes.

Le misogyne exprime une peur obsessionnelle à l'égard des femmes qu'il transforme en objet méprisable, ridicule et stupide. Elle est assimilée à un ventre, ténèbres, moiteur et matière vile.

⁵³Ibid.,p.74.

⁵⁴Ibid.,p.75.

Une mère dominante étouffe la masculinité d'un jeune garçon qui en reste traumatisé pour la vie. Cette femme toute puissante n'est jamais loin. La misogynie est un malaise profond. On focalise ses peurs sur des phobies pour mettre un nom dessus, sinon on vit dans l'angoisse permanente d'une peur qu'on reste incapable de nommer. La femme est une phobie comme une autre. Le misogyne met un nom sur ses angoisses. Quand on manque de confiance en soi, on a besoin de se placer au-dessus des autres en un élitisme outré, une forme de misanthropie.

La misogynie est une forme de fascisme imposant une prétendue virilité au monde. C'est une lâcheté. L'homme se substitue à la femme en l'accablant de reproches. La haine de l'autre est proportionnelle à la dépendance qu'on éprouve à son égard. L'amour est une évidence, la haine se justifie, elle se donne raison.

Le sexisme et le machisme sont les attitudes d'une société de primates. La misogynie, plus subtile, est plutôt une philosophie. Autant il est facile de contredire un macho, autant un misogyne est capable d'étayer son point de vue avec des arguments, il existe un seuil culturel de conscience en dessous duquel tout semble insignifiant et au-dessus duquel tout paraît intolérable. Le vrai misogyne n'en a pas conscience puisqu'il a l'évidence. En se justifiant, il fait une philosophie de vie qu'il argumente. Cette philosophie s'effondre si elle ne trouve pas d'alibi. Le misogyne a besoin de celle qui le conforte dans son bien-fondé. C'est son paradoxe, il dénie la femme, mais sans elle, il se dégonfle.

La femme qui se défend, qui réagit, qui se fait forte suscite moins de misogynie que celle qui s'efface. Cette femme soumise est une preuve pour le misogyne. En dévalorisant la femme, l'homme se survalorise, c'est parce que la femme ne sait pas ou ne veut entrer en résistance que l'homme la méprise. Pour le misogyne, la femme est une ménagère chargée de nettoyer ce que l'homme n'arrive pas à évacuer pour ne laisser paraître que ce qui lui semble noble. C'est tout ce que l'homme n'arrive à gérer de lui-même qu'il projette sur la femme pour ne pas avoir à l'assumer. La femme devient le réceptacle de ce qui fait horreur à l'homme.

Sacha Guitry disait : "J'accepterais l'égalité des sexes le jour où les femmes accepteront d'être chauve et de trouver ça distingué."

Un médiocre affiche difficilement sa misogynie sans pointer ses échecs. Un soupçon de réussite amène l'homme à se venger sur la femme de ses rancœurs, sa réussite excuse

tout. L'homme se donne les moyens d'écraser la femme, puis il l'accuse d'être écrasée. Le misogyne a le sens du succès justifiant le mépris qu'il exprime à l'égard des autres.

Le misogyne part du principe que toutes les femmes sont pareilles et qu'elles restent pareilles. La femme échapperait aux lois de l'évolution. La femme est l'évolution même, fixer un rapport entre femme et homme est une impuissance. Dans son ignorance de la femme, elle devient la poupée que l'homme n'a jamais eue et qu'il rêve d'avoir. L'homme projette ses insuffisances et ses incompétences sur elle. Vaincu il se rabat sur celle qu'il croit à sa portée en l'inondant d'injures. Pour méconnaître autant la femme, il faut peu se comprendre soi-même. Il rejette la masculinité pesante dont il ne sait que faire au lieu de la conjuguer en d'infinies partitions avec l'être complémentaire dont il a besoin pour exprimer ce qu'il est. Le misogyne définit un rôle précis de la femme auquel elle doit se cantonner, mais il ne s'en confie aucun pour lui-même. Il tient le bon rôle, voilà tout.

Le premier droit de la femme est d'être une personne entière. Vivre pour elle-même et non par le regard de l'autre. La femme dispose d'un pouvoir considérable sur l'homme. Si ce pouvoir n'existait pas, l'homme ne s'intéresserait pas à elle en dehors de sa fonction sexuelle. L'homme s'approprie le pouvoir de la femme en la cantonnant dans un rôle subalterne. L'homme qui rêve la femme ne peut être que déçu par celle qu'elle est vraiment. Si la femme a su conquérir par la lutte ses droits légitimes, l'homme reste prisonnier de la femme qui est en lui. Cette femme contre laquelle on part en guerre n'est pas tant une ennemie qu'une rivale.

Le misogyne refuse à la femme sa multiplicité pour ne s'attarder qu'à un seul aspect, le plus futile. On peut trouver tous les défauts à une femme, mais on peut trouver les mêmes chez l'homme. Ce sont les fautes que l'on partage le mieux, les qualités, moins visibles, demandent qu'on s'y arrête. On critique les femmes parce qu'on ne prend pas le temps de les comprendre. On ne les laisse pas s'expliquer. On va au plus simple et une femme n'est jamais simple, cette complexité rebute bien des hommes qui préfèrent en rester à la périphérie. Tous les êtres sont doubles, contradictoires et ambigus. Nous nous vautrons dans la facilité parce qu'elle est confortable.

Une femme a besoin de plaire à l'homme pour assurer sa réussite personnelle. Un être indépendant, qu'il soit homme ou femme, se méfie de l'image que l'autre lui renvoie. Plus que de plaire, la femme a besoin d'imposer un respect assurant sa liberté d'aller là où

bon lui semble et ce n'est jamais gagné quand elle est seule. La misogynie est un manque de respect. La femme n'aime pas plus son foyer que l'homme, mais au moins y trouve-t-elle la garantie du respect dont elle a besoin. Pour son respect, l'être est prêt à tout, même à sa relative soumission.

Réduire un être à son sexe est une incapacité à comprendre ce qu'il est. Le sexisme est une façon de diviser le monde de l'homme et de la femme en deux univers opposés où chacun se voit gratifier d'un ensemble de tâches selon l'idée qu'on s'en fait. Pour parader, l'homme s'empare des occupations valorisantes laissant à la femme tout ce qui l'est moins. Le sexisme est une partition arbitraire entre l'homme et la femme.

3.3.2 La misogynie est-elle un réflex psychologique ?

Alors oui, la misogynie est sans doute un refus de l'affirmation personnelle féminine, résidant aussi dans une incompréhension des sexes. Les hommes et les femmes ne réagissent pas de la même manière. Leurs valeurs et leurs systèmes de pensée diffèrent. Les femmes usent (à titre général) plutôt de leur sensibilité quand les hommes fonctionnent à l'instinct. Mais cela ne suffit pas à légitimer la misogynie, mais cela peut aider à sa compréhension, et éventuellement à son éradication.

Bref, l'image glorifiée de l'Homme terrassant ses ennemis, renversant des montagnes et gravant son nom dans la roche pour l'éternité est malheureusement quelque chose qui reste sous-jacent à notre époque.

Après tout, on dit que derrière chaque grand homme se cache une femme, tapie dans l'ombre, et influençant ses choix.

La Femme reste l'enjeu de batailles, les combats de coqs n'étant pas chose rare. Stabilité, tendresse, respect... autant de facteurs qui permettent de se sentir reconnu, apprécié à sa juste valeur.

À une époque où la parité est évoquée et où le symbolisme de l'individu semble passer avant la classification sexuelle, il semble que la misogynie n'ait plus vraiment

sa place dans une réflexion objective sur les rapports humains. Elle s'amenuise d'ailleurs, en apparence tout du moins, et nous ne pouvons qu'en saluer les bienfaits.

L'image de la femme au foyer, dont le seul rôle serait de nourrir la marmaille alors que son mari ramène le pain quotidien est clairement révolue. Les femmes ont le droit de parole, leur accès à l'emploi est lui aussi assuré (bien que des discriminations subsistent). Impossible donc de ne pas faire évoluer la vision portée sur la Femme. De nos jours, comme le dirait Chantal dans son email, la misogynie revêt la forme d'une « animosité latente et discrète » rendant les relations (notamment amoureuses) difficiles.

Les hommes ne crient plus haut et fort que la Femme n'a pas sa place sur le marché du travail, qu'elle n'est pas productive ou qu'elle devrait rester à la maison. Ce serait mal venu, surtout en période de crise économique, mais cette idée est malheureusement toujours présente. Les stéréotypes ne meurent jamais, c'est une triste réalité.

La misogynie ne semble rien de plus qu'une peur inavouée de voir l'image masculine. La femme reste l'enjeu de batailles, les combats de coqs n'étant pas chose rare. Stabilité, tendresse, respect... autant de facteurs qui permettent de se sentir reconnu, apprécié à sa juste valeur.

À une époque où la parité est évoquée et où le symbolisme de l'individu semble passer avant la classification sexuelle, il semble que la misogynie n'ait plus vraiment sa place dans une réflexion objective sur les rapports humains. Elle s'amenuise d'ailleurs, en apparence tout du moins, et nous ne pouvons qu'en saluer les bienfaits.

L'image de la femme au foyer, dont le seul rôle serait de nourrir la marmaille alors que son mari ramène le pain quotidien est clairement révolue. Les femmes ont le droit de parole, leur accès à l'emploi est lui aussi assuré (bien que des discriminations subsistent). Impossible donc de ne pas faire évoluer la vision portée sur la Femme. De nos jours, comme le dirait Chantal dans son email, la misogynie revêt la forme d'une « Animosité latente et discrète » rendant les relations (notamment amoureuses) difficiles. Les hommes ne crient plus haut et fort que la Femme n'a pas sa place sur le marché du travail, qu'elle n'est pas productive ou qu'elle devrait rester à la maison. Ce serait mal venu, surtout en période de crise économique, mais cette idée est malheureusement toujours présente. Les stéréotypes ne meurent jamais, c'est une triste réalité.

La misogynie ne semble rien de plus qu'une peur inavouée de voir l'image masculine altérée, de ne plus bénéficier de cet « avantage » psychologique.

Conclusion

Conclusion

Les yeux baissés est un roman de Taher Ben Jelloun traitant de la condition de la femme marocaine en particulier et de la femme dans le monde arabe en général.

Les yeux baissés comme son nom l'indique reflète la situation de la femme particulièrement la femme campagnard. Quand elle parle à un homme elle baisse les yeux parce que l'éducation dont laquelle elle a été élevée l'interdit de regarder un homme dans les yeux.

Le travail que nous avons réalisé nous a mis dans l'embarras :est ce que les temps modernes ressemblent au temps dans lequel le roman était écrit ?Taher Ben Jelloun s'est placé comme étant un observateur d'une situation qui interpelle les associations féministes en vue d'agir pour que la femme sorte de ce cas ,qui à notre yeux est avilissante voire même dépossédant. La femme de toutes sa destinée (liberté, le parole, l'accès à l'école, le travail ...etc.).Comme la montre Tahar Ben Jelloun : «Au village, je n'avais pas le droit d'aller à l'école coranique pour apprendre la lecture et l'écriture. Parce que les filles sont laissées aux champs et à la ferme.»⁵⁵

Les yeux baissés est un roman qui cache une critique acerbe à l'égard des hommes qui voient en la femme uniquement le coté sexé, malgré que cette femme quand méprise et celle qui a donné naissance à celui qui la harcèle, qui la regarde méchamment, qui la provoque dans la rue, à l'école, à l'université, au travail .Tahar Ben Jelloun conteste cette ordre .Cette habitude d'aliénation de la femme est peut être hérité de l'ère de la Djahilia «l'ignorance» qui consiste à enterrer la fille vivante, pourtant le coran dans le verset 57 du sourate El Nahle critique la société de l'époque : «est si on l'annonce à quelqu'un de la naissance d'une fille ,son visage s'assombrit et se cache des gens de peur qu'on se moque de lui. L'homme fuira-t-il dans la poussière. Oh combien est mauvais ce qui ils font.»⁵⁶.On comprend à travers ce verset coranique qu'Allah Le Tout Puissant donne à la femme la place qu'elle mérite dans la société .En créant à Adam Allah a créé de son côté Ive .Ce que veut dire que le masculin et le féminin sont une incontournable dans la vie de l'humanité .La question qui se pose et la suivante ;une société sans femme dans la

⁵⁵ Ibid., p.76.

⁵⁶ Sourate Enahle versets 57.58.

vie publique est une société qui a un dysfonctionnement flagrant ,car la femme est à l'origine de l'homme c'est celle qui lui a donné naissance ,c'est elle qu'elle a alité et à fait de lui de qu'il est. Pour terminer Tahar Ben Jelloun parle dans *les yeux baissés* de la femme marocaine et sa condition de vie en particulier la femme rurale qui est considéré juste un objet sans plus.

En montant dans la voiture, il m'installa près de lui et ses trois enfants se mirent derrière. Je remarquai qu'en me parlant il mettait sa main sur mon genou. [...] Nous nous trouvâmes seuls dans un coin ombragé.il m'offrit deux paquets de caramels et me serra contre lui comme pour me faire confidence à l'oreille ou pour m'embrasser.⁵⁷

Alors à travers cette citation Ben Jelloun montre que la femme est considérée comme un objet, évaluée, réduite, et/ou traitée comme un simple corps par autrui. Les femmes sont perçues avant tout comme des corps conçus pour plaire et exciter.

⁵⁷ BENJELLOUN Taher, *op.cit.*, p.82.

Références Bibliographiques

Corpus analysé :

Benjelloun Taher, *les yeux baissés*. Edition du seuil, Paris, 1991

Autres œuvres de Benjelloun :

Romans :

-*Hommes sous linceul de silence*, édition Atalante, 1970.

-*Harrouda*, Paris, Denoël, 1973.

-*La Réclusion solitaire*, Gallimard, 1976.

-*La Plus Haute des solitudes*, Amazone, 1977.

-*Moha le fou, Moha le sage*, Editions du seuil ,1980.

-*La Prière de l'absent*, Editions du seuil, ,1997

-*L'Enfant de sable*, Editions du seuil , 1995.

-*La Nuit sacrée*, Editions du seuil, 1995.

-*Éloge de l'amitié*, Editions du seuil,2003.

-*Au pays*, GALLIMARD ,2009.

Nouvelles et contes :

-*L'Ange aveugle*, Editions du seuil, 1997.

-*Le premier amour est toujours le dernier*, Editions du seuil, 1996.

-*La Belle au bois dormant*, Amazone, 2004.

Poèmes :

-*Les amandiers sont morts de leurs blessures*, Editions du seuil,1976.

-*La Remontée des cendres*,Editions du seuil, 1991.

-*catrice du soleil*, Paris, Maspero, 2008.

Ouvrages théoriques et critiques :

-ARIES Philippe et DUBY George, *Histoire de la vie privée, de l'Empire Féodal à la Renaissance*, Tome 2, Seuil, 1985.

-Bernard Mérigot, Lecture de *The clockwork testament* d'Anthony Burgess, article in *Sociocritique* de Claude Duchet, p.134.

-BOUHDIBA Abdelwahab, *la sexualité en Islam*, PUF, 1975

-BOURDIEU Pierre, *La domination masculine*, Paris, Seuil, 1998, coll. Liber, 134 p.

-FANON Frantz, *l'an V de la révolution algérienne*, Paris, Maspère, 1966.

- HERITIER Françoise, *Masculin-Féminin I. La Pensée de la différence*, Paris, Odile Jacob, 1996 ; rééd. 2002.

-Ibn Majah, #1978, et Al-Tirmizi, #3895.

-Jaques Madelain, 1983. *l'Errance et l'itinéraire*, Paris, Sindbade.

-Jean-Jacques Rousseau, *Emile ou De l'éducation*, Edité par Nelson Editeurs, Paris

-LINDENLAUF, Nelly. 1996 p 149. BENJELLOUN Taher : *les yeux baisées*, Bruxelles.

-NOIRAY, Jacques. 1996. *littérature francophones* .1. Le Maghreb. Paris : Berlin.

-Sahih Mouslim, #2548, et Sahih Al-Boukhari, #5971.

-SEBBAR LEILA, *Je ne parle pas la langue de mon père*, édition Julliard, Paris, 2003.

- William Sir Jones, *loi de connaissance véridique*, Paris, 1830.

-ZABUS Chantel, *bouches cousues*, l'autobiographie de l'exercice, in : *l'animal - autobiographique : autour de Jacques Derrida*, Paris, Galilée, 1999.

Thèses et Mémoires consultés :

-CHAKOU, Malika, *Etude sur le regard dans Les yeux baissés de Tahar Ben Jelloun, suivi de « Le regard fêlé »*, Mémoire présenté comme exigence partielle de la maîtrise en études littéraires, Université du Québec, 2007.

-SEGARA, Marta, «Les Yeux baissés de Tahar Ben Jelloun: parole versus écriture ou la confrontation du moi et de l'autre», *Studia Neophilologica : A Journal of Germanic and Romance Languages and Literature*, 1993.

Dictionnaires :

-Pierre Bonte, Michel Izard, *Dictionnaire de l'ethnologie et de l'anthropologie*, Presses universitaires de France, 1991

Sitographie :

-Définition du Patriarcat : une société fondée sur la reconnaissance de paternité et le droit du père , Organisation familiale ou sociale basée sur l'autorité du père, consulté le 10/04/2016, <https://matricien.org/parente/patriarcat/>.

Résumés :

Nous tenons à travers ce travail de recherche à parler d'une problématique qui a fait parler beaucoup d'écrivains particulièrement marocains. Il s'agit, en effet, de la femme maghrébine qui se démêle entre soumission et liberté.

La femme aspire à un lendemain meilleur en lui rendant ce qu'on lui a pris telle la liberté, l'accès à l'école et le travail. La femme maghrébine reste au centre de toutes les préoccupations eu égard au statut qu'elle a dans la société. Les coutumes ancestrales, le patriarcat et la misogynie sont les problèmes auxquels la femme marocaine est confrontée au quotidien selon Tahar Benjelloun.

ملخص

من خلال هذا العمل المتواضع سنتطرق للإشكالية التي جعلت الكثير من الكتاب يتحدثون عنها خصوصا المغاربة منهم. في الواقع تتعلق بالمرأة المغاربية بين الخضوع والحرية. تطمح المرأة إلى مستقبل أفضل من خلال إعطائها مأخذ منها مثل الحرية، الدراسة والعمل.

لا تزال المرأة المغربية في قلق بشأن مكانتها في المجتمع. الأعراف السالفة، السلطة الأبوية وكرهية النساء هي مشاكل المرأة المغربية التي تواجهها يوميا وفق الطاهر بن جلون.

Abstract

We wish through this research to talk about a problematic that has made many writers talk especially Moroccans. This is, indeed, the Maghreb woman between submission and freedom. The woman aspiring to a better future by giving her what has been taken from her such freedom, access to school and work.

Maghrebian woman remains at the center of all concerns regarding her status in society. According to Tahar Ben Jelloun, ancestral customs, patriarchy and misogyny are the daily problems which are confronted by Moroccan women.